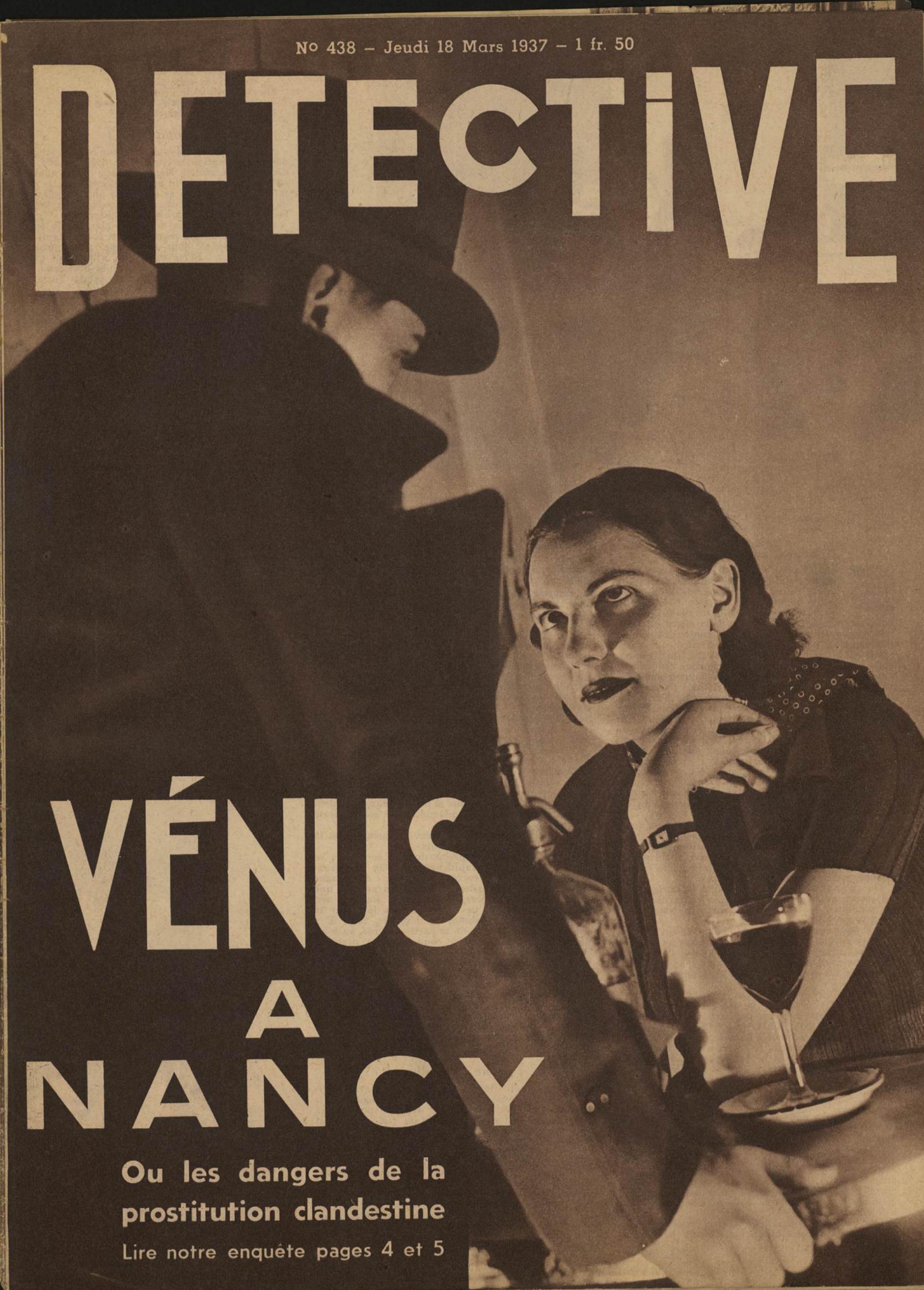


No 438 - Jeudi 18 Mars 1937 - 1 fr. 50

DETECTIVE



VÉNIUS A NANCY

Ou les dangers de la
prostitution clandestine

Lire notre enquête pages 4 et 5



René fait signe que non.
— Tu ne veux rien dire ?
Silence obstiné de l'enfant.
— Qu'on fasse sortir tout le monde.
Et l'enfant reste muet.

Complicité ?

Avec la femme Manin la scène d'attendrissante devient un tantinet grivoise. Une drôle de fille décidément cette femme Manin. Je sais : une ancienne ouvrière d'usine qui fit parler d'elle et dont les aventures amoureuses ne se comptent plus jusqu'au jour où elle fit la connaissance d'un robuste paysan qui l'emporta, telle une proie, dans sa ferme.

Ce qu'elle en passa des nuits blanches la femme Manin à côté de son mari ronflant ; sanglotant, avec le drap enfoncé dans la bouche, pour qu'on ne l'entendît pas ! Et ce rustre qui s'imaginait qu'elle pouvait se contenter de ses attaques brutales !

Et ceci explique Puzin, et cela excuse Tortel qui rôdait autour de la table...

Et l'on reprend, par le menu, toute l'histoire de l'assassinat :

— Où étiez-vous quand on rapporta votre mari ?

— Dans la cuisine. J'ai entendu des voix.

— Avez-vous reconnu ces voix ?

— Non.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Je suis sortie sur le pas de la porte. J'ai vu Puzin qui soutenait mon mari ensanglanté ! Qu'avez-vous fait leur ai-je dit ! « Ça ne te regarde pas, m'a répondu Puzin... Rentre ou si non je te brûle ! »

L'enfant accusé!

17049

ROMANS
(De notre envoyé spécial)

SIL suffit qu'un pseudo-assassin n'avoue plus, qu'un enfant dont les yeux ont été emplis d'une horrible vision ne voit plus, qu'on sente qu'un autre assassin — que l'on croyait noyé — se terre dans quelque bois, pour qu'une affaire criminelle gagne en mystère au point d'en devenir hallucinante, l'énigme de Peyrins n'est pas prête d'être éclaircie.

Ce mercredi 10 mars, disaient les instructeurs, consacre le triomphe d'une enquête rapidement menée. Elle fut décevante au point qu'on multiplia vainement de pathétiques confrontations ; elle devait livrer à ses juges pieds et mains liés un Tortel sur le chemin du repentir après qu'il eût suivi le dur raidillon des aveux : on assista à l'étrange scène d'un Henri Tortel secouant ses chaînes tel un martyr de la vieille Rome ; on supputait une dernière confiance de la femme Manin acceptant une part de collaboration dans l'action criminelle ; on se heurta à la volonté farouche d'une créature réticente et catégoriquement accusatrice !

— L'affaire ne fait que commencer, disait en descendant de voiture le commissaire divisionnaire Qué-rillac.

Et tandis que là haut, sur le promontoire, la foule épaisse et avide encerclait les murs de pierres de la ferme fatale, on aperçoit au pied du tumulus, tel un ruban grisâtre et sale l'Isère bourbeux et torrentiel. De l'humus, monte un léger brouillard ; toile arachnéenne, jetée sur ces rives désolées.

On a l'impression que c'est bien là qu'est le secret, ce secret qui n'est pas sorti des lèvres de Tortel et que Puzin, le domestique, emporta jalousement dans sa retraite.

Les premières bases de l'enquête étaient étayées par les révélations de la femme Manin et par les premiers aveux de Tortel. René Manin, l'enfant de onze ans avait certes parlé. Mais de quel poids auraient été ses dires sans les interrogatoires Tortel et Manin ?

Or Tortel revient sur tout ce qu'il a dit et la femme Manin a donné la très nette impression qu'elle s'accusait avec un peu trop de conviction ! Dans quel but, pour sauver qui ? C'est ce que nous essayerons d'établir tout à l'heure.

Mais alors, direz-vous, si Tortel n'a pas transporté le corps de Manin, s'il ne ment pas, qui a donc pu accomplir cette besogne ? A cette question, il nous sera aussi possible de répondre en concluant.

Étrange reconstitution...

Pour l'instant portons nos regards sur cette grande pièce carrée, parfaitement cimentée, dans laquelle les nouveaux habitants des lieux ont allumé un feu joyeux, et qui, pendant quelques instants va s'imprégner à nouveau de l'odeur de sang, qui coula généreusement il y a six ans devant les yeux secs d'une épouse sans cœur, tandis que des mains criminelles enroulaient autour du corps palpitant de Gabriel Manin vingt bons mètres d'un excellent fil de fer d'acier.

Tout est étrange dans cette affaire, disions-nous. Même cette reconstitution qui n'en fut pas une et

Devant son fils, assis sur les marches de l'escalier, à l'endroit même où il aperçut le cadavre de son père, un inspecteur interroge M^{me} Manin

qui se mua en un curieux et oppressant interrogatoire. Qu'on me pardonne d'employer ici le dialogue. Il marquera, de sa brièveté lapidaire, cette rapide succession de faits, cet échange vif de pensées, ce croisement perpétuel de fers entre des magistrats dont le métier consiste à tendre des pièges et des accusés dont le rôle est précisément de tenter de ne point tomber dedans.

A 9 heures, une longue théorie d'automobiles s'immobilise sur la route, près de la ferme. Des groupes descendent des voitures. On reconnaît M. Jean-Jules Verne, procureur de la République, M. le juge Robert, le commissaire divisionnaire Qué-rillac, le commissaire Vatar, des inspecteurs accompagnant Tortel et la femme Manin, l'avocat de celle-ci, M^e Turin ; le défenseur de l'amant transi et malheureux, M^e Valentin du Chezbard ; le commandant de gendarmerie Laurent, le lieutenant Poncet.

On se dirige tout de suite vers la cuisine. C'est là qu'auront lieu les confrontations.

Pour aider à la compréhension de ce qui va se dérouler, établissons rapidement le plan des lieux. La pièce est grande, carrée. Au milieu : une longue table aux pieds robustes. A gauche en entrant une commode, la cuisinière, la cheminée. En face une porte : la chambre des enfants. Plus loin, sur la même phase : un cabinet de débarras. Face à la fenêtre située à gauche de la porte d'entrée, au fond de la pièce : un escalier conduisant au premier. Dehors à gauche de la porte, appuyé au mur un banc de pierre qui existait en 1931, mais fut supprimé depuis. Cette pièce jouera un rôle capital dans le crime.

Le procureur Verne décide d'entendre immédiatement le petit René. Henri Tortel et la femme Manin sont parqués, dehors, sous bonne garde. La foule les contemple sans haine, sans cris ! C'est si vieux et puis, il y a si longtemps que l'on sait, que l'on déduit, que l'on suppose...

« Je ne sais plus... »

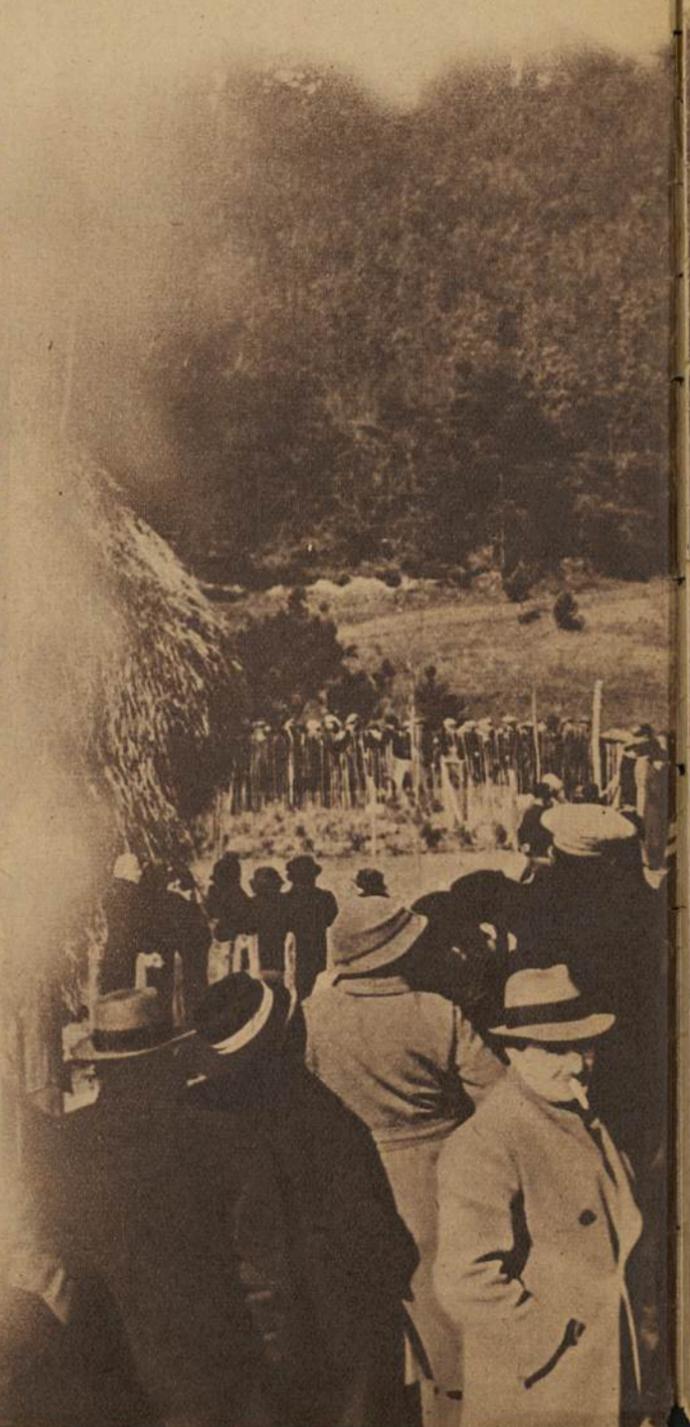
J'ai vu le petit René quelques instants avant qu'il ne subisse le nouveau et pénible interrogatoire. Il était seul, à l'écart, les mains dans les poches, les yeux légèrement embués, fixant le ciel. Il y avait une farouche expression dans ces yeux et puis comme une infinie douleur.

— A quoi penses-tu petit ?

— Je pense à ce que je vais dire monsieur !

Et comme cela était bien vrai ! Il y pensait tellement, le petit René, que M. le juge Robert, l'interrogeant se heurta à un mutisme farouche.

— Voyons, mon petit, j'ai aussi un petit garçon, tu vas une fois encore nous dire la vérité, c'est pour punir les hommes méchants qui ont fait du mal à ton papa ; tu n'as pas peur ?



— Avez-vous alors pensé à un crime ?
 — Oui.
 — Que s'est-il passé ?
 — J'ai dit à Puzin de le laisser dehors sur la dalle.
 — Puzin avait-il déjà menacé votre mari ?
 — Oui, il avait dit quelques jours avant : « Je le descendrai ! »
 Le juge fait redire à l'inculpée que Tortel prêtait la main lors du transport du corps.
 Le magistrat cherche à « enfermer » la femme Manin.
 — Ils ont rentré le corps à la cuisine ?
 — C'est faux. Ils l'ont conduit près du fumier. J'ai allumé une lanterne-tempête et l'ai remise à Puzin.

Vicieuse !

Le juge Robert demande à la femme Manin, si elle revit Puzin après le crime. Elle répond que non.
 — C'est faux, rétorque le magistrat. Huit jours après on vous voit entrer en sa compagnie dans un établissement de bain. Vous prenez une seule cabine ! Pourquoi ?
 — C'était pour le bon motif !
 La Manin sourit. Ses yeux battent légèrement. Rapidement passe en elle le kaléidoscope de cette scène amoureuse d'un nouveau genre. Il rêvait de la posséder comme cela. Et jusqu'à la mort de Manin, il n'avait pas été possible d'accomplir un aussi désirable programme d'amour !
 — Pourquoi, demande le procureur Verne n'avez-vous pas révélé tout ce que vous saviez en 1931 ?
 — J'avais peur du scandale !
 — Le scandale était de coucher dans une baignoire, avec un assassin, quelques jours après son crime !
 C'est ensuite au tour de Tortel. Il nie tout, le vraisemblable, les choses stupides, revient sur ses premiers aveux, détruit ses confidences ! Si on lui lit ses dépositions :
 — J'étais fou ! C'est le gros monsieur qui est là-bas qui m'a forcé à dire... la vérité !
 — Vous voyez bien, dit le juge Robert, triomphant.
TORTEL. — Mais ce n'étaient que des mensonges ! Vous allez me faire devenir fou... Tuez-moi tout de suite ! Je vous regarde en face, je n'ai pas peur ! Pourquoi ne vous dirais-je pas la vérité ? C'est cette salope qui ment !
 A cet instant on fait pénétrer la femme Manin. Elle maintient toutes ses allégations. Elle regarde durement Tortel !
 Celui-ci hurle au paroxysme de la rage : « Mensonge, si j'avais un pistolet je la tuerais ! »
 M^e Turin, défenseur de la femme Manin conclut :

— Quel intérêt aurait-elle à mentir et à accuser ce garçon ?
 Pardi ! la bonne blague. Je vous donnerai tout à l'heure quelques explications sur le sujet.
 Voilà extraite la substance de cette reconstitution-fantôme. De cette reconstitution où il n'y avait pas d'apprenti-cadavre, pas d'assassins pour porter le corps, pas de nuit pour créer l'ambiance et pas de lanterne-tempête pour l'éclairer...

L'auto mystérieuse

Quand Tortel reconnaissait tout ce qu'on voulait on lui faisait préciser le rôle qu'avait joué dans le drame son auto. Maintenant que Tortel nie en bloc il faut bien trouver autre chose. Le juge Robert avait questionné la femme Manin sur ce point :
 — Connaissez-vous en dehors de Tortel des gens susceptibles d'avoir transporté le corps dans une auto et d'avoir ainsi rendu service à Puzin ?
 — Je ne connais personne, avait répondu la maîtresse du domestique.
 Mais la rumeur publique ne se contente pas de cette réponse.
 Et voici ce qu'un malin du pays m'a confié.
 — Pourquoi compliquer les choses, m'a dit mon ami d'un jour ! Il y a bien des choses qui ont existé et dont on n'a jamais parlé ! Le vieux Tortel était un paillard. Il couchait avec la fille de M. Manser, avec la femme Manin et puis avec bien d'autres ! Pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit lui qui ait aidé Puzin à transporter le corps ?... Cherchez de ce côté, monsieur, vous verrez que vous trouverez !
 La confrontation Tortel-femme Manin a eu du moins un résultat patent : elle mit en relief la haine à double face qu'ont les deux inculpés l'un pour l'autre. Lorsque le juge Robert posa une dernière et très précise question à la jeune femme :
 — Maintenez-vous que Tortel était à côté de Feuzin, le jour du crime ?
 — Formellement.
 Le petit René a dit dans sa première déposition :
 — J'ai vu mon papa la tête ensanglanté, il était porté par un homme.
 Sur question du juge : « Un seul homme ? »
RENÉ MANIN. — Je ne me souviens pas d'un autre homme. Ma maman a aidé à transporter mon papa dans la cuisine !

Au cours de l'étrange reconstitution du drame, la foule se presse autour de la ferme de Chante-Perdrix.



M^e Turin, avocat de M^{me} Manin et M^e Valentin de Chezlard, avocat de Tortel, pendant la reconstitution.



Tortel sur les lieux du drame revit sans doute d'atroces souvenirs, mais il se défendra avec la dernière énergie.

Or si la femme Manin prouve que Tortel était là, il ne reste plus de place pour son rôle à elle.

Et elle explique tout de suite la prétendue erreur de son enfant : « René a pu se tromper ! Lorsqu'ils ont mis le corps de mon mari sur le banc de pierre, je me suis penchée, en effet, pour voir s'il était mort ! »

Voilà pourquoi la femme Manin a grand intérêt à charger Henri Tortel, qui maintenant s'est ressaisi et se défend avec l'énergie du désespoir !

En attendant, Mme Manin a été mise en liberté provisoire. Elle s'est réfugiée avec son ami, M. Ragache, à Boulogne-sur-Seine, dans un modeste hôtel de l'avenue Jean-Baptiste-Clément. Loin des passions, loin des clameurs vengeresses, elle attend que les progrès de l'enquête la délivrent du secret qu'elle porte en elle.

— Le moment n'est pas venu, a-t-elle déclaré que je dise la vérité.

On pense bien qu'une réflexion aussi énigmatique n'a pas laissé indifférent l'ardent défenseur qu'a choisi la famille Manin pour soutenir ses intérêts. M^e Jean-Charles Legrand, fidèle à sa méthode, s'est rendu sur place et s'est livré à une contre-enquête personnelle. Pour lui, Marguerite Manin a menti en déclarant qu'elle n'avait pu entendre le coup de feu qui tua son mari. Et il réclame d'ores et déjà une contre-autopsie, une nouvelle reconstitution du crime, ainsi qu'une nouvelle audition de la jolie fermière. Il se pourrait même qu'une nouvelle arrestation survienne dans cette affaire. Tard dans la nuit, un témoin a été, samedi dernier, longuement interrogé.

Escamotage...

Le plus macabre de cette affaire est qu'on n'est pas du tout d'accord sur le nombre des morts, suicidés ou assassinés.

A part Gabriel Manin qui dort dans le petit cimetière campagnard, il n'y a rien ou il y a tout.

A condition que tous ces témoins gênants ou maladroits soient morts de leur bonne mort, sans que Tortel Henri ou Tortel père ait favorisé avec adresse, leur départ pour le Styx.

Rien à condition que Puzin ait jeté négligemment sa bicyclette sur les bords du Rhône pour aller faire la manille dans un des bas quartiers de Grenoble.

Rien, à condition que Tortel soit une victime expiatoire, née du cerveau inventif de la petite ouvrière romanaise, devenue trop tôt fermière !

Il y a tout si l'on a foi en la sagacité du divisionnaire Quérillac, tapotant sur le dos de l'incrédule et murmurant :

— Je suis un vieux routier, les criminels sont tous les mêmes. Ils ont des moments d'abandon et de suprêmes rebuffades. Henri Tortel n'a peut-être pas dit toute la vérité, mais il a eu des instants de sincérité qui ne trompent pas.

Vous voyez bien que l'énigme de Peyrins avec ses morts-vivants, ses suicidés par persuasion et ses assassins-fantômes reste entière !

R. GANDRILLE.





La prostitution clandestine s'étend partout. Elle cotoie le quartier des Facultés et va forcer le gibier jusque dans les cafés du centre.

mes dont il avait assumé la garde et le profit. Paul-le-Boîteux alerta ses amis nancéens. Une enquête instantanée révéla que la fugitive avait pris un billet de troisième classe pour Paris. Le télégraphe joua. Le Service spécial du « milieu » dans la capitale fut ainsi avisé du signalement de la coupable et de l'heure du train.

Carmen, délivrée de son nom de guerre, et peut-être de sa profession, était fort alerte sur le quai de la gare de l'Est. Peut-être rêvait-elle de se présenter sous son patronyme véritable — Paulette Sasmon — dans un bureau de placement pour trouver un métier honnête.

Pauvre Paulette... avec son pot au lait!

Elle ne vit pas trois gentlemen, élégants, qui la suivaient de loin. C'était la nuit. Ils attendirent qu'elle se fût engagée, son petit bagage à la main, dans la rue d'Alsace. Sans qu'elle ait eu le temps de rien comprendre, elle était enlevée, transportée dans une voiture boulevard de la Chapelle en lieu sûr et subissait le châtement que le Code prévoit à l'article du « dérouillage ».

Les trois justiciers raccompagnèrent eux-mêmes à la gare, où elle reprit le premier train vers Nancy, l'évadée couverte de bleus, l'arcade sourcilière mal recollée au taffetas gommé. Accueillie à l'arrivée par Paul le Boîteux, elle était reconduite chez la logeuse.

Cette histoire est de tous les jours. Pas plus à Nancy qu'ailleurs, la pensionnaire de la maison jadis close n'est libre de s'enfuir. Aux alentours de la rue Mort-qui-Trompe, les réformes municipales sont bien mortes et ne trompent plus personne.

Il est flatteur, pour une cité, d'être appelée « ville d'amour » ou de s'intituler « grande place commerciale ». Mais cela nuit à sa réputation de devenir une ville envahie par le commerce d'amour.

Or, ce danger — qui l'eût cru? — menace Nancy-la-Coquette, Nancy-l'Industrieuse, où paraît s'être installé, dans de multiples logements, le faux ménage de M. Mercure et de Mme Vénus.

Je parle net. La prostitution qui, en d'autres lieux, est un mal nécessaire, menace de devenir à Nancy un danger public.

On pourra s'en étonner, si l'on se rappelle que Nancy a été, avec Strasbourg et Grenoble, l'une des trois villes françaises où les prohibitionnistes firent interdire la prostitution réglementée.

C'était le temps des grandes pudeurs municipales et des groupements de défenseurs de morale publique. Les effarouchés Nancéens poussaient assez loin leur sollicitude envers l'innocence de leurs concitoyens, puisqu'ils empêchèrent la projection d'un excellent film comique, *Le Rosier de Mme Husson*, tiré d'un charmant conte de Maupassant et où se révéla une vedette du rire, Fernandel.

Cette sollicitude ne s'est pas ralentie, car, aujourd'hui encore, l'affichage de *Déetective* est interdit dans la commune, bien qu'il faille une obstinée présomption pour découvrir dans les illustrations de ce journal quoi que ce soit de licencieux.

Ces injustes brimades, inspirées par d'excellentes intentions, paraissent d'autant plus ironiques que Nancy, si l'on n'y met bon ordre, menace d'être atteinte par une véritable invasion de filles plus ou moins contrôlées accompagnées de leurs ordinaires chevaliers servants.

En 1931, le regretté M. Malval, exer-

çant les fonctions de maire, supprima d'un trait de plume, par un arrêté, la prostitution contrôlée. En vain, Stanislas Leczinski, debout sur le socle de l'admirable place qui porte son nom et tournant le dos à l'hôtel de ville comme pour prendre parti contre les édiles prohibitionnistes, continuait-il de désigner, de son doigt de bronze, la porte Héré, dans la direction des rues du Mort-qui-trompe et du Moulin!

Les fantassins ne trouvaient plus, en ces venelles, les accueillantes demeures aux enseignes lumineuses où ils avaient accoutumé de se délasser quelques heures, les jours de permission.

Hélas! Il advint à Nancy ce qui arriva en d'autres lieux où fut tentée la même expérience: la prostitution clandestine s'installa partout effrontément. Les maladies vénériennes se multiplièrent en proportion, sans compter les entôlages, les rixes et autres gentillesses.

En 1934, la situation était devenue intenable. Le général commandant d'armes de la place, le directeur du service de santé de la 20^e région, le docteur Benech, directeur des services municipaux d'hygiène, M. le commissaire central, M. le doyen Spillmann, professeur de clinique dermatosyphilitigraphique de la Faculté, et d'autres autorités fort compétentes établirent des rapports concluants. M. le docteur Schmitt, maire de la ville, rapporta le dangereux arrêté de son prédécesseur.

Malheureusement, il est plus facile d'ouvrir une vanne que de la fermer lorsque le torrent se précipite. La réouverture des maisons publiques contrôlées ne suffit pas à arrêter les progrès de la prostitution clandestine.

Toutefois, la nouvelle réglementa-

tion instituée par le docteur Schmitt, et qui est en partie l'œuvre de M. le docteur Benech, apportait d'intéressantes améliorations garantissant en principe les malheureuses exploitées contre leurs exploiters. Elle rendait plus discret l'exercice de leur triste profession et les affranchissait de certaines mesures vexantes, comme la visite médicale collective sur place. Les femmes en carte purent se présenter désormais individuellement et au jour qui leur convenait à la clinique spéciale, pourvu que la formalité fût remplie trois fois par semaine. Elles eurent la faculté de renoncer à « la noce » et de rentrer dans le droit commun quand elles le désiraient.

Ainsi étaient accomplies quelques-unes des réformes réclamées par *Déetective* dans une précédente enquête. Nous en sommes heureux, mais, en fait, le flot impudique, déchaîné dans un accès de pudeur, ne pouvait plus être endigué et, dans la ville où ne fleurit point « Le Rosier de Mme Husson », les « rosières » du docteur Schmitt se multiplièrent de jour en jour.

Il ne suffit pas d'intituler « logeuse » une tenancière, ni d'enlever une lanterne au seuil du « logis » pour transformer en vertu les turpitudes ni en galants hommes les souteneurs. Ces derniers, dans les nouvelles « maisons ouvertes » surent, comme par le passé, garder leurs prisonnières.

Il y a peu de jours, Paul-le-Boîteux fut prévenu, par la « logeuse », du départ de Carmen pour Paris. C'était, avec Raymonde, l'une des deux fem-

VÉNIUS AN

Toutefois, si les anciennes esclaves ne sont pas affranchies, la nouvelle réglementation, qui n'a pas levé le verrou de sortie, a, par contre, ouvert toutes grandes les portes d'entrée à toute une catégorie de femmes qui jouent, désormais, dans l'armée de Vénus, le rôle de volontaires.

Rue du Moulin, j'ai pu en rencontrer dernièrement quelques types caractéristiques.

Un grand nombre de « indépendantes » ont adopté la rue Gustave-Simon. Guidé par le buste de Callot, le promeneur solitaire, égaré dans ces artères, peut faire son choix de l'extérieur. Il n'a qu'à lever la tête pour apercevoir, à toutes les fenêtres comme à autant de devantures, les divers modèles de l'objet désiré. S'il manifeste quelque timidité, il ne résistera pas aux aguichantes œillades et aux voix un peu éraillées qui s'efforcent d'être câlines :

— Entre, mon gros!

— Tu viens, chéri?

Comme l'eau et le gaz, l'amour est installé à tous les étages.

La rue Gustave-Simon a été fort bien ou fort mal choisie pour ce genre de commerce, selon que l'on se place du point de vue de l'intérêt des com-

merçantes ou du côté de la morale publique. C'est là qu'est installée la Maison des Etudiants de l'importante ville universitaire. Ainsi, en allant à la Faculté ou en rentrant dans leur studieuse demeure, les jeunes gens doivent subir, plusieurs fois par jour, une tentation, dangereuse parfois pour leur santé, presque toujours pour leur portefeuille.

Certains établissements se sont spécialisés. Je ne veux pas désigner celui où j'étais venu seul pour prendre quelques notes se rapportant à cette enquête et où la concierge me dit :

— Puisque la personne que vous attendez ne vient pas, je peux vous procurer une dame très gentille.

Quelques instants plus tard, la femme de chambre, que j'avais vue d'abord en tablier blanc, vint frapper à la porte, après avoir simplement enlevé cet accessoire ancillaire et coiffé ses cheveux roux d'une petite toque à la mode.

Je ne me contentai pas, bien entendu, d'une seule expérience. Mes pérégrinations me conduisirent dans un hôtel d'apparence convenable et où pouvaient descendre, sans arrière-pensée, de chastes voyageurs (les Nancéens le reconnaîtront si j'indique qu'il est situé non loin d'un temple). J'en parle plus librement puisqu'il est aujourd'hui fermé, mais je m'imagine la surprise des clients non prévenus, devant les familiarités du nombreux personnel féminin alors préposé au service. Ainsi j'ai connu M. Kerdapoulos Penkadis, propriétaire-gérant et son collaborateur le concierge qui, me

Il n'y a pas longtemps, M. Zorer, négociant à Luxembourg, était venu traiter une affaire. Après dîner, il achevait la lecture d'un journal du soir, devant la table d'un grand café. C'était l'instant vague et optimiste de la liqueur dans la fumée du cigare. Il regarda, complaisamment, une jolie consommatrice, solitaire elle aussi, à la table voisine. On engagea conversation. On échangea même des cartes. Elle s'appela Yvonne Andreu. « Son mari, expliqua-t-elle, avait dû faire un déplacement. Elle était, elle-même, employée comme dactylographe dans une imprimerie. » L'amitié fut scellée devant un verre de Tarragone et l'on s'en fut tous deux dans l'un de ces hôtels de fort bonne apparence.

Charmante aventure, en vérité ! Yvonne était passionnée... si passionnée même que M. Zorer dut demander grâce et s'endormir, la conscience heureuse, sur le sein de la bien-jolie !

Celle-ci ne tarda pas à éveiller son compagnon... avec beaucoup de délicatesse, il dut en convenir devant le juge.

— J'ai un remords, dit-elle. C'est fou ce que j'ai fait ! Si je manque mon travail demain, mon chef de bureau qui me fait la cour et que j'ai remballé va en profiter pour me mettre à la porte. Je crois qu'il serait plus sage d'achever la nuit chez moi.

M. Zorer, éprouvant quelque fatigue, accueillit favorablement cette proposition et s'inquiéta d'un cadeau à offrir.

Elle s'indigna :
— Je ne veux rien de toi ! Nous pouvons nous rencontrer demain, à la

même place, au même café, et je serai heureuse de te revoir.

Le Don Juan malicieux se garda bien de dire qu'à cette heure il roulerait dans le train vers Luxembourg. Il s'éveilla le matin, frais et dispos, se promettant de raconter à ses amis du cercle, à son retour, son galant « resquillage » et comment il avait dû échapper, par ruse, à une femme de tempérament excessif.

C'est en s'habillant qu'il connut son infortune : son portefeuille avait été délesté d'une somme de 8.700 francs !

J'ai dit qu'il s'agissait d'hôtels honorables. J'en offre pour exemple celui où s'est déroulé cette déconcertante idylle car il est exploité et géré — tenez-vous bien ! — par un personnage appartenant au conseil municipal de Nancy !

Mais que dire des petites maisons où les cabinets meublés sont mis à la disposition de pauvres gens : l'ouvrier nord-africain, le modeste employé, l'adolescent tremblant de crainte, tous ceux que le désir stimule et que l'impécuniosité réfrène ? Il faut aller dans la rue de la Hache, dans la rue Clodion. Ce n'est pas loin du centre. Ici et là, Vénus arpenté le trottoir. Elle se poste à l'entrée du couloir, derrière la porte cochère. Elle ne prend point les précautions affectueuses de ses camarades distinguées. Elle dit simplement :

— Tu viens ? Tu montes ?

Cela se passe non loin de l'Ecole primaire supérieure de garçons, tout près de l'église Saint-Sébastien, car il semble que, par une gageure, les maisons de débauche soient, par prédilection, installées à Nancy auprès des établissements d'éducation et de religion.

La place m'est mesurée. Je rapporterai, la semaine prochaine, d'autres faits. Je dénoncerai d'autres erreurs, avant d'aboutir à cette conclusion qui s'imposera d'elle-même.

Ce faisant, je suis assuré que le D^r Schmitt ainsi que son excellent collaborateur, M. le D^r Benech, ne croiront pas à un procès de tendance. On apprécie leurs efforts et leurs réalisations, mais on leur signale sans aucune qu'un excès de pudeur peut s'appeler pudibonderie et aboutir à cette contradiction : la suppression du seul « rosier de Madame Husson » et l'extraordinaire multiplication des « rosiers » du D^r Schmitt !

Georges LABREVOIT.

(La fin au prochain numéro.)

SAVERNE — 1914 Une page de l'histoire d'Alsace

Sous ce titre nous ferons paraître prochainement une relation des incidents historiques de Saverne, par MARIUS LARIQUE.

Pour nos lecteurs le livre d'or de l'Alsace sera ainsi rouvert en ses pages, parmi les plus belles. Chacun a gardé le souvenir de l'Affaire Forstner, ce jeune officier de l'armée allemande qui, inconscient de ses actes, avait grossièrement injurié les recrues alsaciennes. Aussitôt, des Vosges au Rhin, l'Alsace entière relevait le défi !

Avec quelle attention, nous, Français de vieille France, nous suivions, à l'époque, les péripéties de nos frères alsaciens ! A l'heure présente, notre récit est, certes, d'actualité, car ce qui touche les choses de cette province ne peut utilement se juger qu'à la lumière du passé. D'autre part, les éléments nouveaux que nous possédons sur l'affaire donnent à notre récit un caractère inédit, qui augmente d'autant l'évocation d'événements rétrospectifs.

DETECTIVE.



NANCY

voyant sans bagages, m'offrirent tout de suite le luxe d'un pavillon oriental installé dans une dépendance.

Rien ne distinguait ce pavillon d'une maison de plaisir régulièrement tolérée, si ce n'est, peut-être, la bonne marque du champagne. Dans un décor des Mille et une Nuits, je m'y installai sur des divans profonds pleins d'odeurs légères, en compagnie de la sous-gérante, Mme Simone. Cette interview précédait de peu celle que devaient, quelques jours plus tard, solliciter deux autres clients, deux Français moyens, l'un d'âge mûr, l'autre plus jeune, qui se firent présenter, par Mme Simone, à Mlles Marguerite et Lucie. Le beau vin doré pétillait dans les coupes. Mlles Marguerite et Lucie avaient enlacé tendrement chacun son cavalier quand ceux-ci, brusquement, se levèrent et déclinaient leurs noms, prénoms, profession. C'était M. le chef de la Sûreté et l'un de ses inspecteurs.

Il est vrai que M. Penkadis avait exagéré !

En y mettant un peu plus de discrétion, il est loisible à tout hôtelier nancéen de louer des chambres « à l'heure et à la course ». Cette licence s'étend aux plus petits établissements pour les plus modestes ressources.





L'inspecteur Vézard enquête sur les lieux du cambriolage, à Versailles

Audition prolongée

Un cambriolage fut commis, naguère, à Versailles, chez un proche parent d'une personnalité politique, financière et journalistique des plus en vue.

L'avisé inspecteur Vézard, de la Sûreté nationale, fut commis d'urgence pour mener l'enquête.

— Avez-vous des soupçons ? demanda-t-il aux victimes du vol.

— Des soupçons, non ! Mais peut-être investiguerez-vous avec fruit en interrogeant nos domestiques.

Bien entendu, le zélé policier ne se fit pas faute de convoquer immédiatement au salon les « gens » de l'opulente maison. Mais quel ne fut pas son effarement à la vue de la cohorte qui se présenta pour témoigner ! Valets, soubrettes, cuisiniers, chauffeurs et jardiniers constituaient un effectif de cinquante-deux comparants...



Le gardien philosophe

Dans un cimetière militaire anglais du Nord de la France, le gardien fume sa pipe, mélancoliquement.

Un visiteur s'approche et lui demande :

« ... Vous ne vous ennuyez pas trop, ici, seul parmi ces tombes et loin de votre femme. »

« — Si je pensais à ma femme, bien sûr que j'aurais de la peine, mais je n'y pense pas. »



Une position délicate

Lu, dans un grand quotidien, ce sous-titre précédant le compte rendu du procès de Christiane Pélissier, la femme de l'évadé de la Souricière :

Au cours d'un tête-à-tête avec Cri-Cri, le banquier Pélissier prit les jambes à son cou.

Sans commentaires.



Le club du pendu

Les 12 jurés qui, l'année dernière, ont envoyé à la potence le Dr. Ruxton, assassin de sa femme, ont créé un club qui porte le nom du pendu.

A l'occasion de l'anniversaire de la condamnation de Ruxton, un « dîner intime » devait réunir les 12 membres. Les invitations étaient déjà lancées par l'huissier des Assises de Manchester... Mais l'opinion publique se montra vivement choquée par cette idée macabre. Ces messieurs durent renoncer, non sans regret, à leur projet, et l'un d'eux déclara, en soupirant :

— Au cours de nos longues délibérations nous nous sommes intimement liés... Il nous semblait tout naturel de nous retrouver pour évoquer ces jours inoubliables.

RÉHABILITONS, MAIS TOTALEMENT !

NOUS avons reçu, ces jours derniers, une visite émouvante : celle d'un homme, âgé d'une quarantaine d'années, qui avait été condamné pour vol à une peine de prison, alors qu'il avait dix-huit ans. C'était sa première défaillance : des circonstances particulièrement atténuantes existaient en sa faveur ; abandonné par son père et confié par sa mère à des grands-parents, il s'était mêlé, un jour, à une bande de mauvais sujets. Les juges l'avaient durement frappé. Sa peine subie, il fit son service aux bataillons d'Afrique. Il obtint des notes très élogieuses, travailla ensuite avec acharnement pour se faire une situation, devint ingénieur et exécuta des travaux considérables. Marié, père de deux enfants, cet homme avait ainsi donné la preuve d'une magnifique expiation. Il fut réhabilité judiciairement, mais, par suite d'une confiance à laquelle il s'était imprudemment laissé aller, dans un moment de tristesse et dans un besoin d'évocation du passé, la faute ancienne avait été connue.

Et le fait fut rapporté à ses chefs par un informateur bienveillant et immonde.

On nous a signalé cette affaire : nous y attachons une extrême importance, car elle nous semble caractéristique.

Au moment où l'on s'efforce de renforcer la loi sur la diffamation, il ne faudrait pas manquer de prévoir une aggravation de peine et une prolongation du délai de prescription contre les individus qui se sont rendus coupables d'un crime tel que celui que nous révélons.

Car nous appelons un « crime » le fait de dénoncer, sans autre motif que la méchanceté, la défaillance ancienne d'un être qui s'est totalement racheté. Nous trouvons que l'homme, dont la jeunesse mal surveillée a pu un instant s'égarer, a plus de mérite à se reprendre que l'enfant dont une parfaite éducation a suivi pas à pas le développement jusqu'à son adolescence.

La loi ne donne à la victime de la diffamation que trois mois pour assigner. Délai trop court ; il faudrait le prolonger. Et il faudrait être sans pitié pour ces lâches qui veulent déshonorer et ruiner l'homme courageux.

Parallèlement à cette réforme, le bulletin n° 2 du casier judiciaire, qui porte la mention de la condamnation, avec le mot « réhabilitation », devrait également être modifié. Car les administrations publiques, les présidents des tribunaux de commerce ont le droit de se faire communiquer le bulletin n° 2. L'homme réhabilité perd ainsi tout le bénéfice de la mesure bienveillante que, par ses efforts et son amendement moral, il a obtenu. Des indiscrétions peuvent toujours se commettre.

Autant pour les franches canailles la loi doit être ferme et répressive, autant, pour ceux qu'un vrai repentir a marqués, elle doit être humaine.



un coup d'œil sur...

L'ÉCRITURE DE VEYRAC

CES quelques mots par lesquels il exprime au directeur et aux enquêteurs de Détective sa chaleureuse gratitude, Veyrac les a tracés de tout son cœur. Cet autographe aux mouvements spontanés constitue donc un document très sûr. Or, il ne contient aucun des signes qui s'y trouveraient réunis si son auteur s'identifiait avec le personnage que ses accusateurs ont voulu, au début de l'enquête, faire de lui.

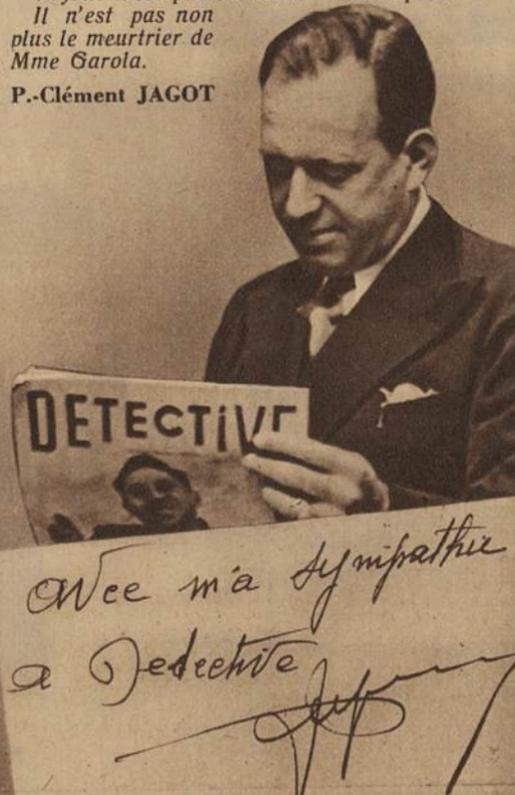
L'écriture n'a rien d'artificiel : elle est simple, voire enfantine. Ceci écarte la thèse d'une double personnalité, l'une masquant les tendances anormales de l'autre. Elle est inégale de dimensions et non pas monotone comme celle de ces refoulés qui ruminent perpétuellement quelque idée fixe : celle d'un assouvissement érotique, par exemple. On n'y voit pas ces fuseaux, indices de sexualité frénétique, qui renflent les lettres des grands voluptueux. Ses dimensions, relativement modérées, sont loin de l'ampleur exagérée et des grossissements inséparables d'une impulsivité incoercible. Bien au contraire, cette écriture, par sa lenteur, ses hésitations, sa prédominance de courbes, nous montre un homme fort soucieux d'éviter le moindre sujet de reproche. Enfin les lassos de son paraphe témoignent un

désir très vif d'obtenir la sympathie et la considération de tous.

Veyrac n'est pas l'érotomane du rapide.

Il n'est pas non plus le meurtrier de Mme Garola.

P.-Clément JAGOT



L'HOROSCOPE DE LA SEMAINE

Nous entrons dans une ère de détente : les planètes lourdes et lentes — celles dont l'influence régit l'orientation essentielle des fatalités — s'éloignent des positions d'où leurs rayons engendraient l'atonie et forment de nouveaux aspects vitalisants. Les initiatives du moment présent auront donc des résultats féconds et durables.

Uranus avance vers le trigone de Neptune, Saturne passe au trigone de Pluton et Jupiter au sextile de Saturne. La seule ombre qui subsiste est l'opposition Jupiter-Pluton. Nous y voyons un pronostic d'obstacle à la résorption des crues et de recrudescence d'accidents pathologiques chez les arthritiques, les artérioscléreux et les malades du système veineux. Le 18 et le 19, les configurations lunaires sont à prédominance dissolvante : nous serons portés au relâchement, à l'imprudence et à la brusquerie, plus spécialement dans la vie privée. Les deux carrés consécutifs à Saturne et au Soleil expliquent maints désaccords matrimoniaux. Le samedi, au contraire, les gens habituellement susceptibles manifesteront une surprenante affabilité. Le 21, de minuit à sept heures, nous enregistrerons sans doute une proportion d'accidents de circulation terrestre et maritime plus élevée que la normale. Quant aux 22, 23 et 24, l'extrême benignité des principaux influx sidéraux désigne ces trois jours comme objectivement favorisés, mais subjectivement périlleux. A la faveur d'un allègement de nos soucis, les extravagances de l'imagination tendront à se substituer à la notion du réel et à susciter l'oubli de toute modération. Aussi l'astrologie nous met-elle en garde contre tous excès, coups de tête et acceptation irréflective de risques graves.

PLACIDUS.

La présidente bien armée

Mrs Franklin Roosevelt, la « première dame des Etats-Unis », a renvoyé les détectives qui lui servaient de gardes du corps.

— Je n'en ai que faire, a-t-elle déclaré, et je suis prête à affronter seule à seule les gangsters les plus redoutables.

Et la femme du Président tira de son sac à main un revolver d'un imposant calibre.



Mesures radicales

Le gouvernement de Nankin a récemment mis en vigueur une législation rigoureuse, afin de lutter contre l'opium. Dorénavant, les amateurs de paradis artificiels seront condamnés à mort et exécutés sans retard.

Afin de faire sentir la menace d'une façon plus réelle, les autorités de Pékin ont commandé deux mille cercueils, destinés aux condamnés. Ces cercueils ont été promenés à travers la ville...

SI VOUS SOUFFREZ DES PIEDS

Consultez le bottier Joseph. (Clinique des pieds sensibles). Chaussures selon votre cas, à partir de 95 fr. et 150 fr. sur mesures. Paris, 12, rue La Boétie (Anj. 15-30). Nice, 5, av. de la Victoire, et à Vichy.

Directeur :

MARIUS LARIQUE

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES	65. »	35. »
ÉTRANGER (TARIF A).....	85. »	45. »
ÉTRANGER (TARIF B).....	100. »	55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Détective"

La mise en page
de ce numéro est de

J.-G. SERUZIER

Confidences

RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

Jean R., à Toulon. — Quoi que je fasse, je me sens toujours déprimé et je végète sans rien oser entreprendre. Il me semble que je suis destiné à une fin misérable.

C'est ce qui s'appelle voir la vie en noir, ce qui est dû, surtout quand il y a semblable continuité, à de l'auto-intoxication. « L'intoxiqué, dit Durville, voit les choses au travers de ses toxines. » Et Pauchet a noté qu'une simple colibacillose suffit à engendrer la neurasthénie.

Si vous prenez conscience du fait que l'origine toute physiologique de votre dépression est en vous et que vous pouvez en éliminer tous les éléments, vous reprendrez immédiatement courage.

Augmentez votre consommation de fruits frais, de légumes verts et d'eau de source; écarter de votre table: gibier, abats, conserves, légumes secs et boissons fortes. Allez en plein air le plus possible et entraînez-vous, tout doucement, progressivement, à l'effort musculaire, de manière à suer et à fixer de l'oxygène sur vos globules rouges.

Au moral, refusez de prendre en considération les idées tristes que vous avez remuées jusqu'ici, donnez-vous une tâche à la mesure de vos forces, exécutez-la consciencieusement. Ceci développera vos moyens, vos énergies et vous serez bientôt à même d'entreprendre davantage.

Mme D., à Perpignan. — Mon petit garçon, âgé de huit ans, est somnambule: il se lève tout endormi, va et vient dans l'appartement, parle et se rendort là où il se trouve. Qu'est-ce qu'il faut faire?

Le surveiller afin qu'il ne se heurte pas à quelque objet au contact duquel il pourrait se blesser; ne pas lui parler, ne pas l'interrrompre et le recoucher doucement à la fin de la crise; supprimer de son régime toute boisson autre que l'eau; chaque jour, lui masser la colonne vertébrale et lui faire exécuter quelques mouvements respiratoires. Avant de le mettre au lit, donnez-lui un peu d'infusion de tilleul avec une cuillerée d'eau de fleurs d'oranger. Dès que ses yeux se ferment et qu'il commence à somnoler, suggestionnez-le à demi-voix: affirmez-lui qu'il s'endort profondément, qu'il se sent calme, qu'il ne s'éveillera pas et qu'il restera immobile jusqu'au lendemain matin. Ces suggestions seront efficaces si vous les réaliserez chaque soir sous plusieurs formes, pendant dix minutes.

Roger C., à Aix-en-Provence. — Marié depuis quatre ans, je ne suis jamais arrivé, bien que parfaitement viril, à déterminer chez ma femme le spasme du plaisir. A quel cela tient-il?

C'est décevant, mais normal: les maîtres actuels de la sexologie fixent à 60% environ le nombre des femmes de trente ans que les rapports normaux n'ont point sensibilisées suffisamment pour que l'aboutissement spasmodique se produise. Les recherches des physiologistes ont, d'ailleurs, établi que l'aptitude de la femme à l'orgasme vénérien survient parfois assez tardivement et semble se préciser, s'accroître, au fur et à mesure qu'elle prend de l'âge. Ce serait, en effet, l'abondance de folliculine qui déterminerait la sensibilisation de la muqueuse vulvo-vaginale. Or, la folliculine est sécrétée par ce tissu cicatriciel qu'on nomme « corps jaune », et qui augmente d'une unité à chaque menstruation.

Nous vous engageons à consulter un spécialiste éprouvé qui, après s'être assuré que Mme C., ne présente, ni insuffisance thyroïdienne, ni insuffisance de l'hypophyse antérieure, lui prescrira certainement une préparation à base de folliculine.

Mme R. D., à Tours. — Ma fille se désole parce qu'elle a des taches de rousseur. Indiquez-moi un produit capable de les faire disparaître.

Produites par l'action du soleil sur certaines places de l'épiderme anormalement pigmentées, les taches en question tendent à s'atténuer si l'on préserve la peau des rayons solaires, chose facile à l'aide d'une crème quelconque. Si l'on incorpore à une crème neutre une faible quantité de sels de quinine, cette préservation est particulièrement efficace.

Pour enlever les taches constituées, il faut avoir recours au dermatologue, seul qualifié pour pratiquer la très délicate desquamation nécessaire.

Une émaciée. — J'ai 1 m. 66 et, quoique en bonne santé, je ne parviens pas à grossir. Je pèse 48 kilos. On m'avait dit que cela viendrait avec l'âge. Or, j'ai dépassé vingt-quatre ans.

Avant tout, il faut dormir, afin de bien assimiler et de favoriser ce calme, cette sédation du système nerveux qui le désensibilise aux heurts physiques et moraux — inévitables — mais incomparablement mieux supportés après une bonne nuit qu'un lendemain d'une insomnie. L'éréthisme nerveux nuit à l'assimilation: il suffit de l'éliminer pour « reprendre du poids ».

Ségarid recommande aux personnes maigres, de constituer ainsi leur alimentation:

3/5 hydrates de carbone (pain, farineux, riz, pâtes, miel, sucre, etc...);
1/5 de graisses;
1/5 de viande.

Ceci sera d'autant mieux digéré et assimilé qu'on mangera lentement en mastiquant avec soin.

Enfin, le fenugrec que l'on trouve, en pharmacie, sous de nombreuses formes, substitué assez rapidement aux maigreurs excessives un embonpoint harmonieux.

Mlle T. D., à Calais. — Mes mains se gercent tout le temps. Il faut pourtant que je lave. Quoi faire?

Le soir, à l'aide d'un petit pinceau n'ayant servi à aucun autre usage, passez sur vos mains le produit suivant:

Alcool propylique 50 gr.
Alcool éthylique 20 gr.
Eau distillée 400 gr.
Ammoniaque 10 gr.
Trichlorure de méthane 5 gr.
Ether sulfurique 5 gr.

Laissez sécher. Poudrez à la fleur d'amidon ou au talc de Venise.

Vous pourriez aussi utiliser des gants de caoutchouc.

Rosemondé, abonnée, Brest. — La plupart de mes dents, jusqu'ici très saines, ont été attaquées par la carie. Je me fais soigner, mais j'ai dû en laisser extraire deux, et je crains d'en perdre encore.

Il s'agit, sans doute, d'un déséquilibre humoral qui a déterminé la décalcification généralisée de votre denture. Une alimentation trop acide suffit à provoquer ce désagréable phénomène. Vous seriez sage de modérer votre consommation de vinaigre, moutarde, pickles, poissons salés ou fumés, charcuterie, abats, fruits acides ou insuffisamment mûrs et de substituer à la viande, trois fois par semaine, un plat de céréales. Les légumes verts, frais, sont minéralisants, et, comme tels, recommandés dans votre cas.

Le dentiste vous a probablement prescrit le calcium. Choisissez une préparation où ce produit soit associé au magnésium et à divers phosphates constituant avec lui une bonne synergie.

Amar, abonné. — Je désire savoir les principaux éléments de mon astralité. Né le 18 juin 1920, à 6 heures du matin. Ces éléments sont répartis de manière à signifier une série de contrastes. D'esprit fin et subtil, vous êtes cependant positif et réaliste. Votre organisme, robuste quant à certaines fonctions, manifeste de la débilité, et surtout de l'instabilité, au point que le niveau de votre énergie varie d'un jour à l'autre. Vos aptitudes sont principalement intellectuelles: dans le langage astrologique, leur domaine est mercurien. Assez impressionnable, vite déconcerté, vous ne tardez jamais à recouvrer votre aplomb et vous savez vous tirer adroitement des difficultés et des situations délicates.

Votre avenir semble uniforme et harmonieux, chose qui convient à vos goûts pondérés.

1883. Né à Marseille le 26 mai 1883, à 22 heures, la période d'adversité que je traverse va-t-elle cesser et quand?

Amélioration progressive à partir de septembre 1937; mais le retour à la pleine sérénité ne sera pas acquis avant le printemps 1939. D'ici là, le retour de la lune progressée à sa position natale va vous amener toute une série de changements: résidences, source de revenus, entourage, etc., tout va se modifier, car la planète en question, affecte successivement par aspects, les corps sidéraux, significateurs de l'habitation, des finances et de la famille.

Versenu 1892. — Qu'appelle-t-on, en astrologie, la « part de fortune »? Née le 7 février 1892, à minuit 30, l'avenir m'apparaît douteux. Y aura-t-il un retour de chance?

1° La « part de fortune », symbolisée par une croix inscrite dans un cercle, est un point déterminé par le rapport des longitudes respectives du soleil de l'ascendant et de la lune. Les vieux auteurs attachaient à ce point, à sa situation par rapport au zodiaque céleste et au zodiaque terrestre — aux « maisons » — une importance sur laquelle tous ne sont pas d'accord. Pour résumer les théories, disons que la part de fortune pronostiquait le degré de chance pure du natif. Les astrologues modernes, et leurs leaders actuels, MM. Goucheon et Reverchon, considèrent comme provisoirement négligeables les indications de la part de fortune, car d'autres éléments — primordiaux — de l'horoscope n'ont pas encore été élucidés;

2° Vos périodes de chances coïncident avec les trigones du cycle lunaire progressé, soit avec les âges suivants: 9, 18, 36, 45 ans, etc.

J. J., à Dj. — Je voudrais une indication sur mon avenir. Né à Bernay, le 19 janvier 1892, à 16 heures.

L'indication capitale de votre astralité, c'est que, Jupiter étant opposé à la Lune, et ces deux corps sidéraux carrés à l'ascendant, l'impopularité causée par de basses intrigues constitue pour vous un risque perpétuel. Par surcroît, vous vivez sous une latitude où ce pronostic se trouve aggravé: subalternes, administrés et collègues, d'une part; supérieurs hiérarchiques, d'autre part, extériorisent automatiquement de l'hostilité vis-à-vis de vous plus irrépressibles — on pourrait dire de vous plus louables — comportements.

Il est heureux que votre retour dans la métropole soit en vue: votre santé ne résisterait pas longtemps encore aux divers éléments de dépression physique et morale que vous subissez là-bas.

Dans l'avenir, vous trouverez tranquillité et stabilité professionnelle dans un poste sédentaire où votre rôle à peu près exclusivement administratif aura un meilleur sort que votre activité passée.

Il y a de bons éléments dans votre horoscope quant à l'union exposée dans votre lettre. Bien que vous ne décriviez pas la personne en question, nous pronostiquons un type Vénus-Saturne (beauté classique, profil grec, cisèlure plastique harmonieuse), d'humeur très égale et de caractère bienveillant.

« DÉTECTIVE-BUREAU »

PIERRE BASSAC
LA VIE SEXUELLE
(Précis d'Initiation)

P. AULAIR
LA LEÇON D'AMOUR
(Traité d'Éducation Intime)

MARIE C. STOPES
L'AMOUR ET LE MARIAGE

Chaque vol. fco domicile en paquet clos cont. remb. de 12 fr.

LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vaugoussier, PARIS — 14^e

PARFUM "TROUBLANT" attire la Sympathie, l'Amour. 10 Fr. fco. Demandez les livres
L'ART DE PLAIRE ET DE SE FAIRE AIMER DE PRÈS ET DE LOIN 17 fr.
La science du bonheur et du succès par l'utilisation des forces radio-actives. Notice gratis.
L'INITIATEUR, à Viesly (Nord)

SOURDS

OTOPHONE
Syst. Dr Maurer
appareil basé sur un principe scientifique TOUT A FAIT nouveau, sans pile électrique, sans fil, absolument INVISIBLE. Rendez-nous visite ou demandez immédiatement notre brochure gratuite avec conditions p' un **ESSAI de 15 JOURS**
OTOPHONE 11, r. de Miromesnil, 38
Paris-8^e. Tél. Anj. 62-88

RIDES, patte d'oie, coin du nez, de la bouche, du front, etc.; poches des yeux, paupières fripées, points noirs, bajoues, cou flétri, atténués en 8 j. Disparaissent en 1 mois. Méth. nouv. sensationnelle. Facile chez soi, en secret. Écrivez-moi pour envoi gratuit Sœur MAS, 36, r. de la Glacière, Paris

CRÈMES RAJEUNISSANTES "HORMOFLORES"

Aux hormones et vitamines. Donnent des résultats incroyables pour le rajeunissement et la conservation de la Beauté. Ces crèmes s'emploient soit comme crèmes ordinaires soit comme crèmes de nuit. Disparition des rides, pattes d'oie, taches de rousseur, points noirs. Résultats étonnants. Rajeunissement rapide et sans danger. Notice et échantillons gratuits sur demande.

LAB. DES ALBRETS
8, Rue Michodière — PARIS

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
28, AVENUE HOCHÉ (8^e)
CAR. 19-45

JEUNESSE SEXUELLE

Peut-on conserver la jeunesse sexuelle jusqu'à la fin de ses jours?

Peut-on la recouvrer lorsqu'on l'a perdue?

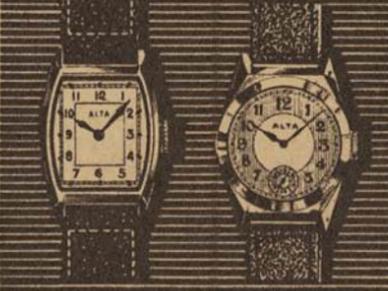
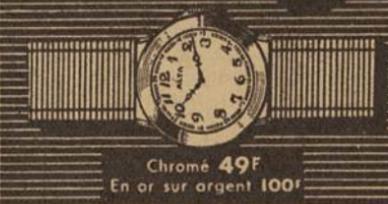
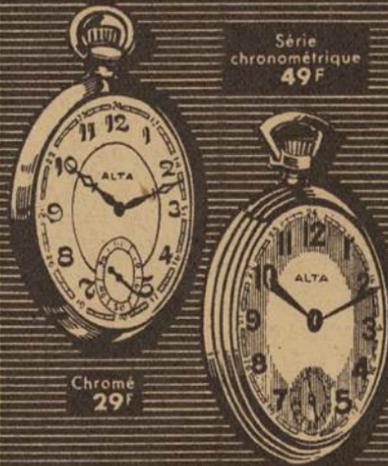
La jeunesse sexuelle prolongée a-t-elle une influence sur la santé générale, sur toute l'activité intellectuelle, morale, physique de l'individu?

Ces questions ne se posaient même pas autrefois.

Maintenant, le corps médical, grâce aux découvertes récentes des fonctions endocriniennes, peut y répondre, et chacun, sans fausse pudeur, doit se mettre au courant des miracles modernes.

On verra dans la notice du Dr Gadraux, l'énorme importance qu'il faut attacher aux fonctions secondaires des glandes

ALTA
Une fois par an!
AVANT INVENTAIRE
Réalisation à 50% de leur valeur, de montres garanties provenant de notre production 1936.
RECOMMANDÉ
SÉRIE CHRONOMETRIQUE
contrôlée par HEURE-FRANCE,
garantie 5 ans.



Série chronométrique 49F
Chromé 29F
Chromé 49F
En or sur argent 100F
Série chronométrique 79F
Série chronométrique 39F
Série chronométrique 59F
Modèles réduits
Tout envoi ne convenant pas est remboursé sur simple demande.
D. ALTA, 120, rue Rivoli, PARIS
MÉTRO: CHATELET

VOIES URINAIRES
Cystite, urétrite, écoulements, goutte militaire, hypertrophie de la prostate
Pagéol le premier antiseptique urinaire
RAJEUNIT LA PROSTATE
CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris.- Rens. gratuits. Ec. service n° DE 605

Confidences de "Déetective"

BON n° 20

L'INFLUENCE

DU BÉLIER

Nous sommes en mars. Parmi nos lecteurs, beaucoup sont nés du 21 mars au 20 avril, car cette période — qui constitue le mois solaire du « Bélier » — donne à ceux qui ont abordé en ce monde sous ces auspices le goût de l'information palpitante. Les personnes imprégnées de l'influx du Bélier possèdent, entre autres qualifications, la logique et le sens de la justice. Ceci leur fait apprécier l'enquête policière, les recherches subtiles, l'effort ingénieux et tenace des hommes qui ont mission de découvrir l'auteur d'un forfait, d'établir l'évidence de sa culpabilité et s'emparer de lui, fut-ce au péril de leur vie. De nombreuses demandes nous ont d'autre part montré que les amis de notre journal s'intéressent presque tous à l'astrologie, hier méconnue, aujourd'hui soutenue et pratiquée par une élite scientifique. L'étude qui suit devait donc trouver sa place dans *Détective*.

L'INFLUENCE DU ZODIAQUE. — Chaque mois, le soleil exerce sur la nature entière une influence particulière qui agit sur chaque nouveau-né. Ses traits, son organisme, son caractère, ses tendances, ses aptitudes subissent l'influence saisonnière. Son destin, même les principales circonstances de sa vie et la manière dont il réagira en face de celles-ci rappelleront, par analogie, soit la féconde fraîcheur du printemps — s'il a vu le jour en plein réveil de l'activité terrestre — soit l'ardeur et les paroxysmes de l'été, soit la surabondance et la pondération automnale, soit la gravité et la restriction propres au climat d'hiver.

Des symboles ont été adoptés pour signifier, selon celle des douze zones zodiacales au travers de laquelle, au cours de l'année, le soleil dispense ses rayons, les effets produits par son influx.

Ainsi, l'on dit que du 21 mars au 20 avril, on naît sous le signe du Bélier ; du 20 avril au 20 mai, c'est le Taureau ; du 21 mai au 20 juin, les Gémeaux ; du 21 juin au 20 juillet, le Cancer (rien de commun avec le terrible mal qui porte ce nom) ; du 21 juillet au 20 août, le Lion ; du 21 août au 20 septembre, la Vierge ; du 21 septembre au 20 octobre, la Balance ; du 21 octobre au 20 novembre, le Scorpion ; du 21 novembre au 20 décembre, le Sagittaire ; du 21 décembre au 20 janvier, le Capricorne ; du 21 janvier au 20 février, le Verseau ; enfin du 21 février au 20 mars, les Poissons.

Aspect physique des êtres nés sous les vibrations du Bélier. — Ils donnent l'immédiate impression d'être armés pour riposter du tact au tact, avec force et adresse, à tout argument, à toute attaque. Le regard, assuré, hardi, sous des sourcils touffus, le nez aquilin à courbure brusque avec des narines bien ouvertes, un peu échancrées de manière à découvrir le cartilage nasal, le front haut porté en avant, le visage aux reliefs fermes, le menton petit, mais anguleux, la parole incisive, tout en eux exprime leur naturel combatif.

Souvent, d'une balafre, Mars (planète de même nature que le Bélier) a prématurément sigillé sa marque sur leur masque. D'une taille au-dessus de la moyenne ils ont un torse épauvé et si leurs bras et leurs jambes ne présentent pas les noueuses saillies propres aux hercules de foire, leur vigueur n'en est pas moins exceptionnelle, grâce à la densité de leur tissu musculaire, puissant sous un petit volume.

La démarche désinvolte et précise, le geste sobre, résolu, l'homme du Bélier possède un sens de l'équilibre qui explique son adresse, sa promptitude et pourquoi les exercices qui nécessitent un parfait dédain du vertige lui sont aisés et comme naturels.

L'effort musculaire, l'air vif, la lumière des matins ensoleillés, l'escalade périlleuse et plus généralement le

mouvement sont pour lui des besoins vitaux.

Ses appétits organiques, dévorants à tous points de vue, l'inclinent à l'excès, mais nul ne possède une résistance égale à la sienne. Les privations éventuelles ne l'abattent pas, et quand son ardeur cérébrale se trouve accaparée par quelque entreprise passionnante, il oublie littéralement de s'alimenter et de dormir, soutenu qu'il est par ses formidables réserves vitales et par sa fougue acharnée. Il résiste à tout. Blessé, il se cicatrise et récupère dans un temps record. S'il subit un assaut microbien, ses réactions de défense jouent farouchement et triomphent neuf fois sur dix. Il succombe en général sous l'effet d'une sclérose, d'une fièvre cérébrale de quelque lésion hépatique et, dans 50 % des cas, accidentellement.

Leur caractère. — L'homme du Bélier, innovateur, réformateur, pionnier, réaliste, très entreprenant, cherche en tout les claires évidences, le moyen sûr d'obtenir des résultats. S'il ne les trouve pas toujours, il s'arrête volontiers à des notions sommaires sur lesquelles il s'appuiera pour aller de l'avant. Dans l'étude de toute question, l'essentiel lui importe avant tout. La chose mathématique, déductive, logique captive son attention. Il emploie son intelligence à se forger des armes — intellectuelles ou matérielles — des moyens d'action et de suprématie. C'est un raisonneur intrinsèque, enclin à tout voir par lui-même, à ne rien admettre qu'il n'ait vérifié, à élaborer en toute indépendance ses conceptions, ses convictions. Il possède au plus haut degré le sens tactique et stratégique et trouve, au contact de l'obstacle, de l'ennemi, des inspirations instantanées et un renouvellement accru de ses énergies combattives. Impulsif et enthousiaste, il garde cependant assez de lucidité pour improviser au cours de l'action. Ses préférences et ses amours, ses aversions et sa haine ont l'impétuosité d'un torrent. D'une intrépidité, d'une audace extrêmes, violent, sincère, entier, il rend coup pour coup, ne rumine pas l'outrage mais, une fois sa décision prise, réagit avec une inflexible rigueur.

On conçoit, par ce qui précède, l'esprit de système, le despotisme, la partialité, le fanatisme qui, sous l'empire d'une passion idéologique, affective ou sensuelle peuvent caractériser le type « bélier ». Mais il convient de noter que son absolutisme l'amène parfois à se sacrifier lui-même à la cause, à l'entreprise dont il s'est constitué le promoteur ou l'agent. Bismarck et Lénine, hommes d'Etat ; Wellington et Gallieni, guerriers ; Laurent Tailhade, Maurras et Martin Luther, doctrinaires ; Truffier, chirurgien ; Baudelaire et Edmond Rostand, poètes, illustrent fort bien la description qu'on vient de lire.

Et les femmes ? — Ce qui les distingue principalement, c'est un goût de l'organisation, de l'autorité ou de la responsabilité tout masculin. Une femme du Bélier est presque toujours, socialement, l'homme de son ménage. Elle s'accorde, soit avec un type doux, passif, quelque peu infantile qui subit volontiers son ascendant et apprécie sa mentalité protectrice, soit avec une individualité de grande envergure aux idées ou à la cause duquel elle affecte son initiative. Volontaire en amour comme en tout, c'est celui qui éveillé ses sentiments, son admiration, son désir qu'elle choisit, qu'elle exige entre plusieurs partis, si flatteurs ou avantageux que puissent être les autres. Dans un laboratoire, vous

la trouvez assistant activement, lucidement, les recherches d'un maître. Dans l'administration, dans l'industrie, elle est chef de service, contremaîtresse. Dans le commerce, elle dirige et surveille. Aux champs, c'est la femme énergique, dure à la peine, avisée et pugnace.

Destinée. — Au cours de l'existence, l'activité des gens du Bélier se trouve continuellement sollicitée. Leurs difficultés sont toujours massives, abondantes. Ils n'hésitent presque jamais à affronter, de préférence les plus ardues, les plus pénibles ou périlleuses. Au vrai, ils ne se soucient point de l'obstacle et celui-ci renait inlassablement devant eux. Leur fortune ne connaît pas la stabilité définitive.

Succès et revers, les uns et les autres très marqués, périodes de triomphe, années d'adversité se succèdent à un rythme plus ou moins rapide, mais inéluctable.

La plupart s'orientent, dès leurs jeunes années, vers un milieu strictement distinct de celui où ils ont grandi. Ils réagissent si vivement à ce qu'on leur a inculqué qu'ils en arrivent à adopter des conceptions inverses. Chacun veut se frayer une voie personnelle. Matériellement ceci engendre une initiative presque toujours heureuse : il est rare que l'homme du Bélier ne s'élève pas au-dessus de sa condition primitive, ceci avec d'autant plus de chance qu'il adopte une profession d'avant-garde, une de celles que créent l'invention récente, la coutume nouvelle. Pour tous, les chances spéculatives sont sans lendemain et invariablement suivies de quelque coup du sort. Le climat astral de leur vie comporte plus de risques accidentels que les autres signes zodiacaux, le scorpion excepté : heurts, chutes, blessures par les armes, brûlures, explosions, insulations, renversement de position, ruine soudaine, défections d'amis devant des antagonistes, ou amitié occasionnant du mal, par exemple, des intoxications graves sous leur toit. En général ils se tirent de tout péril et résistent aux pires assauts. Ce sont eux qu'on peut appeler des trompe-la-mort.

L'année en cours. — L'année 1937 sera, pour les personnes nées dans le mois du Bélier, pleine d'imprévus. Leurs ressources financières subiront pendant plusieurs mois des fluctuations anormales et au moment où leurs inquiétudes avoisineront l'angoisse des améliorations soudaines surviendront. La plupart termineront l'année en pleine prospérité matérielle. C'est la vie domestique qui semble devoir subir les troubles les plus sérieux, surtout pendant la belle saison : dépenses imprévues, circonstances irritantes, rivalités, désaccords sur la gestion de revenus communs et, par-dessus tout, interprétation erronée d'incidents ou de paroles.

Exceptionnellement, les accidents graves seront pour tous d'une fréquence insignifiante.

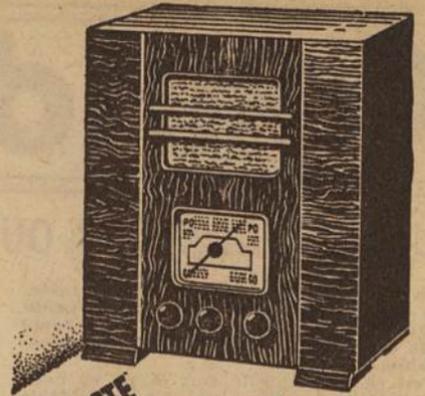
D'un autre côté, les maux d'yeux sévront.

Pour ceux qui voudraient tenter leur chance sous des auspices astrologiquement recommandables, les meilleurs moments pour prendre des billets de loterie seront le 12^o et le 24^o jour qui suit le quantième de leur naissance, puis, à un moindre degré, le 6^o et le 30^o.

Les plus favorisées seront les personnes âgées de moins de vingt ans, nées entre le lever du soleil et midi ; celles de vingt à quarante ans, nées entre midi et le coucher du soleil ; celles de quarante à soixante ans, nées entre le coucher du soleil et minuit et celles de plus de soixante ans, nées entre minuit et le lever du soleil.

S'il vous naît un enfant au cours du mois, sachez qu'il a particulièrement besoin d'air, de soleil et de mouvement. Modérez cependant son agitation et prévenez ses imprudences.

PLACIDUS.



ROBUSTE SENSIBLE PUISSANT MUSICAL
POSTE SUPER TOUTE L'EUROPE RESONANCE

EN RÉCLAME 495
OU 6 VERSEMENTS DE 90^f
GARANTIE RÉELLE D'UN AN
VENEZ VOIR OU
DEMANDEZ UNE DÉMONSTRATION

INO VAT

PARIS : 3, boulevard Magenta, 143, rue Oberkampf, 39, avenue des Gobelins.
SAINT-DENIS : 46, boulevard Jules-Guesde.
ARGENTEUIL : 3, route de Sannois.
BEZONS : 38, quai Voltaire.
COLOMBES : 6, rue Casimir-Vincent.
JUVISY : 3 bis, Grande-Rue.
MEAUX : 32, rue du Tan.
MELUN : 9 bis, rue Poilleux, 3, boulevard Charles-Gay.
MERY-SUR-OISE : 43, rue de Paris.
MONTREUIL-SOUS-BOIS : 9, r. Gl.-Gallieni.
LE RAINCY : 126, avenue du Chemin-de-Fer.
SAINT-MAUR : 68, boulevard de Créteil, 94, avenue Carnot.
TOURNAN : 13, rue de Provins.

TANT VAUT LA PLUME TANT VAUT LE STYLO



POUR VOTRE SÉCURITÉ POUR VOTRE SATISFACTION

EXIGEZ UN STYLO UNIC

ÉQUIPÉ AVEC LA MERVEILLEUSE PLUME OR UNIC INUSABLE

LE DERNIER CRI de la PERFECTION

300 modèles de 25 à 150f. ENTièrement GARANTIS

EN VENTE PARTOUT

Gros : Etablis UNIC, 160, Quai Jemmapes, Paris

Pour la Publicité dans « DÉTECTIVE »

S'adresser à G. BALLY

50, rue de Châteaudun, Paris-9^e — Tél. 81-17.

LES TALISMANS DE PARACELSE

MAÎTRE !
Penché sur un creuset à demi-plein d'un feu liquide, l'homme releva la tête et s'enquit :

— Que me veux-t-on ?

— Ce sont les inquisiteurs, Maître.

Silencieusement, deux moines étaient entrés. Sans attendre, ils s'avancèrent et, s'adressant au singulier fondeur : « Tu te nommes Bom-
« bast de Hoheinheim, dit l'un d'eux,
« et tu te fais appeler Paracelse. L'uni-
« versité de Bâle, notre ville, t'a choi-
« si pour y professer la médecine.
« Prends garde ! Tu guéris, oui, mais
« par des préparations entachées de
« magie ! A tes élèves, tu enseignes
« des secrets diaboliques et tu incul-
« ques le mépris d'Avicenne et de
« Galien dont tu as publiquement
« brûlé les livres ! Tu perds ton âme,
« tu perdras ta chaire et même ta vie,
« car tu seras bientôt convaincu de
« commerce avec le démon ! »

Sur cette menace, ils sortirent sans daigner voir que l'homme riait.

Il mourut d'ailleurs dans son lit et ne fut jamais sérieusement inquiété grâce à l'appui de la haute aristocratie dont maint notable, abandonné du corps médical, avait, par lui, recouvré la santé, comme Jacob Seizen, conseiller aulique du prince de Salzbourg, qu'il débarrassa d'un mal terrible : l'épilepsie ; comme Nicolas Sherer de Villach, ressuscité en pleine agonie, comme tant d'autres...



Quel était le secret de Paracelse ?

Ce simple principe : toute maladie provient de l'influence discordante d'une ou plusieurs planètes et sera guérie par l'action équilibrante d'une ou plusieurs autres. Les mauvais rayons du Soleil et de Saturne engendrent la phthisie : soumettons le patient aux bons rayons de Jupiter et de Vénus et le mal cessera. A la paralysie, qui procède de la Lune, opposons l'influx harmonieusement conjugué de Mars et Jupiter. Chaque organe dépend d'une constellation : à ses troubles, apportons le secours des fluides vitaux que répand sur la Terre cette constellation : le Bélier pour la tête, le Taureau pour la gorge, les Gémeaux pour les poumons, les bronches et les bras, le Cancer pour l'estomac, le Lion pour le cœur, la Vierge pour le conduit intestinal, la Balance pour les reins, le Scorpion pour les organes génitaux, le Sagittaire pour les cuisses, le Capricorne pour les genoux, le Verseau pour les jambes, les Poissons pour les pieds.



Mais comment attirer sur le malade les forces bienfaisantes du Zodiaque et des astres ?

Par l'application de plaques métalliques, fondues et constellées de signes convenables au moment où les conjonctions planétaires sont favorables.

L'or ainsi préparé quand le Soleil est dans le signe du Lion condense à cet instant les vibrations solaires bénéfiques et devient une source irradiante d'énergie vitale qui ranimera le consommateur. De même, l'argent, traité lorsque la Lune passe dans la constellation du Cancer agira ensuite sur l'organisme comme la maternelle lumière de cette planète et favorisera toutes les fonctions nutritives. Au fer, au Bélier et à Mars, il appartiendra de fortifier le sang et l'appareil musculaire. Un amalgame, Mercure et les Gémeaux étendront leur mystérieuse correspondance tout au long du fin réseau des nerfs. Jupiter, le Sagittaire et l'étain dissiperont les troubles du foie et du système veineux. De Vénus dans le Taureau et du cuivre, la cessation des maux de gorge, d'ovaires et de quelques autres sera attendue. De Saturne, enfin, de son métal : le plomb, de son signe électif, le Capricorne, les troubles osseux restent justiciables et, par une autre analogie, les exacerbations du besoin sexuel, car Saturne, antidote des désordres vénusiaux, agit comme sédatif des fureurs de Priape. D'où cette vieille recette de grimoire : contre les pollutions nocturnes, portez sur le pubis une lame de plomb en forme de croix, sur laquelle vous graverez le signe symbolique de Saturne.

« Ce qui cause le mal, écrivait Paracelse, indique la nature de ce qui guérit et comme chaque planète est représentée par un métal, il s'ensuit que le métal correspondant à une planète combat l'influence morbifique de la planète opposée ».



Du système de Paracelse, il ne subsiste aujourd'hui qu'un formulaire : « Opera chemica et philosophica », publié à Genève en 1658, et dont l'édition française de 1909 reste épuisée. Bien que l'astrologie soit en pleine renaissance, la médecine métallogénétique n'a pas, à ma connaissance, de représentants contemporains, mais elle a eu un écho.

En 1876, Luys, médecin en chef de l'Hospice de la Charité assisté des docteurs Burcq et Moricourt, ayant observé que l'application de couronnes aimantées modifiait le cours de certaines névroses, furent amenés à expérimenter avec d'autres métaux et obtinrent des résultats assez probants pour donner lieu à un mémoire que l'Académie de médecine refusa, d'ailleurs, de prendre en considération.

Tout comme le fameux thaumaturge dont nous venons d'esquisser la théorie, Luys, Burcq et Moricourt appliquaient tour à tour l'or et l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb et opé-

Des plaques d'or, d'argent et de vils métaux, sur lesquelles Paracelse gravait ou frappait les signes symboliques de l'influence des astres, guérissaient la consommation, l'épilepsie, les maladies du foie, le cancer, etc. Des incurables furent miraculeusement sauvés.

raient des cures étonnantes : l'hydro-pisie, la calculose, les ulcères rétro-cédaient. On invoqua la suggestion.

Il est certain que la persuasion, la conviction qu'un mieux va survenir, ou, pour employer une expression technique l'attention expectante d'un soulagement retentit, par l'intermédiaire de l'imagination qui actionne le sympathique, sur l'organisme du malade et peut provoquer des effets indéniablement curatifs. Une pensée suffit parfois à arrêter un réflexe. J'ai vu un très authentique chirurgien des hôpitaux, en visite chez des amis dont l'enfant toussait, ordonner gravement au petit bonhomme de retirer le lacet de sa chaussure et de se le nouer autour du cou : effet instantané, parce qu'affirmé avec toute l'autorité que dégage un grand médecin. Et Charcot, lui-même, vérifia, sans l'avoir cherché, jusqu'à où peut aller le pouvoir de « la foi qui guérit » (1). On sait qu'il s'occupait exclusivement des maladies nerveuses et cérébrales. Or, un matin, à sa consultation privée, un campagnard se présente et expose son cas : une opiniâtre constipation. Charcot hausse les épaules, griffonne la prescription d'un purgatif, remet la feuille au patient et le renvoie en lui disant : « Prenez cela demain au réveil ». Deux jours après, nouvelle visite du brave homme, prêt à payer à nouveau pour une seconde ordonnance, la première, que, sans doute illettré, il avait avalée, lui ayant produit copieusement l'effet désiré.



Suggestion, oui, mais chaque métal n'a-t-il pas sa radio-activité propre ? Lakhowsky n'a-t-il pas établi que tel régime d'ondes courtes désorganise la vie cellulaire, tandis que tel autre en suscite le renouveau. Le principe agissant de ses oscillateurs sous l'action desquels on voit disparaître de larges et profondes cancérisations de la face, est-il si loin des vibrations émises par les conglomérats que Paracelse frappait à l'Unisson Stellaire ?

Le vieux mage qui s'éteignit à Salzbourg le 24 septembre 1541 serait alors un précurseur.

Paul-Clément JAGOT.

(1) Titre d'une thèse de l'éminent neurologue.



SCORPIONIS
(Le Scorpion)

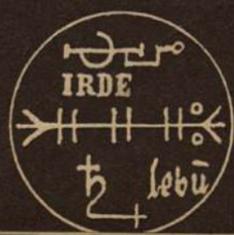
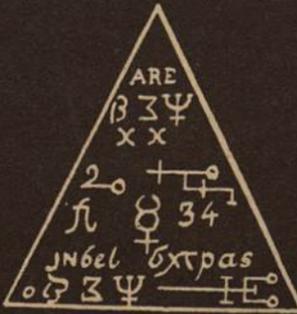


AVGALLIRIOR Καλιγαριελ ΧΑΥΙ



IBID.
(Pour les parties naturelles)

FATO VLIDOX.P.P.P.





LE CYCLISME (1)

Le cyclisme conserve encore — pour combien de temps ? — sa primauté parmi les sports populaires.

Alors que dans la plupart des sports athlétiques la sélection ne peut s'opérer que sur un nombre d'adeptes relativement réduit, c'est parmi un contingent de plusieurs centaines de mille jeunes cyclistes que les innombrables sociétés d'amateurs recrutent chaque année leurs « espoirs ».

La raison principale est simple à comprendre. La bicyclette est à la fois un engin de sport et un instrument de travail. Pour beaucoup de jeunes gens il est aussi normal de rouler à vélo que de marcher.

Le développement de l'automobilisme a paru un moment devoir ralentir l'essor de la bicyclette.

Le prestige sportif de la « petite reine » n'est pas près de décroître et ne sera mis sérieusement en question que le jour où l'homme pourra voler à l'aide d'un engin uniquement propulsé par ses propres moyens. Seule la bicyclette de l'air pourra détrôner la fée de la route.

Mais, du seul point de vue sportif, pourquoi le cyclisme en France est-il pratiqué avec plus de succès que les sports athlétiques, comme la course à pied, qui pourtant mettent en jeu les aptitudes les plus naturelles et sont tout aussi peu coûteux ?

C'est qu'il est bien géré et dirigé. Il faut voir les choses de haut et de loin. L'U. V. F. n'est pas infailible et n'est pas exempt de ce chancre qui ronge tout pouvoir sportif : le comitard. Il arrive à ses dirigeants de faire des gaffes, de commettre des injustices. N'importe. Dans l'ensemble, il faut le proclamer parce que c'est la vérité, le sport cycliste est gouverné aux mieux de l'intérêt général.

La discipline, qui fait défaut presque dans toutes les fédérations sportives, est la vertu qui a assuré le succès des trois sports qui attirent le public le plus considérable : le cyclisme, le football et les sports hippiques.

Or, la discipline est la condition essentielle de l'entraînement. Des sociétés, comme le Vélo-club de

Voir *Détective* depuis le n° 432.

Ruinart, à qui fut confiée la direction de l'équipe olympique française pour le sport cycliste, est un maître-entraîneur dont le prestige est incontestable.



Levallois ou l'Union sportive dijonnaise, pour ne citer que celles-là, sont, depuis des années, de véritables pépinières de champions. C'est que les dirigeants sont tous d'anciens pratiquants.

La magnifique carrière d'un Ruinart peut être citée en exemple. Les résultats obtenus par ses élèves, qui donc oserait prétendre qu'ils sont le fait du hasard ?

Pas davantage ils ne sont dus à des recettes mystérieuses. Le grand secret de Ruinart, c'est qu'il a su acquérir et conserver l'autorité. Son influence est d'ordre moral et psychologique.

Rien de tel que cette discipline acceptée pour combattre la maladie qui menace tous les jeunes champions, dans toute spécialité, et qui s'appelle « la tête enflée ».

Le vélo est un sport qui conserve. A 39 ans passés, Lacquehay est encore l'un des princes, sinon le roi de sa spécialité : le demi-fond derrière entraîneur. Le célèbre Ellegaard, le plus prestigieux et le plus racé peut-être de tous les sprinters, conserva sa forme jusqu'à la quarantaine. Alors qu'à 30 ans un coureur à pied ou un sauteur atteignent au déclin de leur carrière, un coureur cycliste est souvent à son apogée. A cet âge-là, Charles Pélissier avait l'ossature du torse à peine soudée, au dire de M. Ruinart lui-même, bien placé pour le savoir.

Lorsqu'un coureur quitte la route ou la piste, il va vivre de ses rentes, ou se fait commerçant ou industriel. Mais il en est que la passion du sport ne quitte pas, et qui se consacrent à l'entraînement.

Le terme de *directeur technique* semble avoir prévalu pour désigner celui qui bien souvent sert d'entraîneur. C'est que ce dernier nom était préoccupé par le cycliste ou le motocycliste dont la fonction consiste à entraîner dans son sillage le coureur sur piste ou sur route, mais toujours sur des distances ou longues ou moyennes.

Le *directeur technique*, dans les épreuves disputées par équipes, assume un rôle tactique. Selon la forme et les possibilités de chacun de ses hommes, il les lance à l'attaque ou à la rescousse au moment opportun, prodigue, selon le cas, ses conseils et ses exhortations, regonfle les coureurs en proie aux affres de la panne d'énergie. C'est pendant le Tour de France que ces personnages jouent un rôle de premier plan. Aussi voit-on maintenant dans ce poste des hommes comme Karl Steyaert, directeur de l'équipe belge du tour, ou comme l'ancien champion Girardengo.

C'est encore à lui qu'incombe la charge de veiller sur le matériel qui dans les épreuves sur route peut influencer grandement sur le résultat.

Non pas que le coureur français ait tendance à négliger le côté mécanique. Bien au contraire. Il est en général bricoleur et se plaît à fignoler sa machine. Mais il est souvent enclin à écouter les bobards et à suivre les engouements.

Il y a une mode dans le monde des routiers, car le matériel de piste est beaucoup plus standardisé.

Les épreuves sur route se courent de plus en plus vite, beaucoup étaient hypnotisés par la légèreté. Pour ne pas emporter quelques grammes de plus, on rognait sur l'épaisseur des boyaux, sur le ravitaillement en course, qui est pourtant essentiel. Bien souvent c'est — ou plutôt c'était naguère, car on est revenu à plus de mesure — aux dépens de la sécurité du coureur et aussi de sa condition physique.

Secrets

de l'en

Le cyclisme demeure le plus populaire de tous les sports. Si les épreuves de vitesse sur piste sont le régal des connaisseurs, la grande foule se passionne pour les épreuves sur route, qui, comme le Tour de France, sont une incomparable propagande.

Un instrument d'abord discuté en raison de sa conception mécanique plus orthodoxe s'est imposé au point de bouleverser la course sur route. C'est le dérailleur. L'avantage de la démultiplication en course n'est plus guère discuté, Francis Pélissier est une des rares compétences qui reste partisan du pignon fixe. Pourtant, non seulement la démultiplication permet au coureur bon tacticien de coller, pour ainsi dire, au profil de la route, mais il est encore précieux parce qu'il permet d'économiser les ressources athlétiques, de constituer des réserves et de nuancer l'effort.

Toutes les innovations mécaniques ont eu leurs partisans et leurs détracteurs.

C'est avec le Tour de France de 1911, alors que Paul Ruinart dirigeait le team de la marque « La Française », que l'on employa pour la première fois les vélos « à patte retournée » et à plusieurs pignons, ce qui permettait la possibilité de six développements. Paul Ruinart a raconté comment il eut l'idée de munir les vélos de son équipe de lampes à acétylène permettant de réparer en cours de route, pendant les étapes de nuit alors assez nombreuses.

L'entraînement mécanique pose d'autres problèmes, encore que, féru de ces engins à pétarades, le public des vélodromes a repris goût pour l'entraînement humain, par tandems ou par relais.

Pour le Bordeaux-Paris de 1936, on a vu s'établir en quelque sorte un équipement standard.

Chaque coureur avait à sa disposition deux vélos à pignon fixe, avec chaîne à bloc, plutôt légers pour le départ et la première partie du parcours. En cours de route et à proximité de l'arrivée on échangeait ces machines contre des vélos à changement de vitesses.

Mais, bien entendu, en dehors de l'entraînement physique proprement dit, il y a une adaptation de la bicyclette à l'homme, à son gabarit, à son style particulier, qui doit être minutieusement réglée.

Un directeur sportif, qui, lui, peut voir le coureur au moment de l'effort, doit être capable de discerner le point faible de cette adaptation et y porter remède.

A cet égard tout ce qu'ont écrit — ou tout ce qu'on a fait écrire — aux champions de piste ou de route n'est pas fait pour fixer les idées à ce sujet. L'entraînement spécial en vue de telle ou telle épreuve, la position étudiée, tout cela ne compte pas, au dire d'André Leducq. Ce dernier peut être donné en exem-

ple de stayer doué; il a avoué lui-même que, lors de ses débuts dans le demi-fond, il n'avait roulé que trois fois derrière une moto.

Mais tous ne font pas preuve de la même indifférence à l'égard des méthodes.

Romain Bellanger ne manque jamais d'indiquer à ses poulains les déficiences de leur position en selle.

Les jeunes coureurs qu'a révélés le « Prix Wolber » : les Archambaud, Paul Chocque, Vietto, Fontenay, en dehors de leurs aptitudes innées ont visiblement bénéficié d'une direction judicieuse à cet égard.

Certes, on a vu et l'on verra toujours la puissance physique, soutenue par un effort de volonté, arracher la victoire, mais tous ceux qui ambitionnent de faire une longue carrière et qui veulent durer doivent perfectionner et soigner leur style.

Lorsque sur les belles routes, et grâce au *dérailleur* et aux métaux légers, les grandes épreuves se disputent à 40 kilomètres à l'heure de moyenne, on conçoit que rien ne doit être laissé à l'inspiration heureuse. Suivre ne suffit pas ; il faut encore garder en réserve la pointe qui permet de se détacher au bon moment. Et pour cela tout effort qui ne s'exerce pas dans le sens de l'utilité, qui n'est pas effectif, doit être éliminé.

Alors que dans beaucoup d'autres sports la France est à la traîne, en cyclisme elle est au premier rang.

Nulle part ailleurs les méthodes d'entraînement ne sont plus perfectionnées. Si les sélectionneurs et les officiels avaient déployé le même zèle que le directeur technique, notre pays eût remporté d'autres lauriers olympiques. Mais Charpentier et Lapébie ont fait la preuve éclatante, non seulement de leurs qualités personnelles mais aussi de celle de l'excellence de leurs préparateurs.

Certains directeurs sportifs ont voulu essayer du doping. Mais ces essais n'ont pas été heureux. Et à juste titre la plupart des coureurs y sont peu favorables. L'essentiel est d'acquiescer pour les courses sur route une résistance à la soif. La sobriété est essentielle au coureur. Archambaud dans le Tour de France 1936 a dû être son échec à quelques bidons d'eau superflus.

Duboc, le coureur rouennais, fut victime, dans le fameux Tour de France de 1911, d'un contre-doping frauduleux. Au contrôle d'Argelès, il reçut, d'une main demeurée inconnue, un bidon d'eau après l'absorption duquel il fut pris de tranchées terribles. Et c'est à cette manœuvre criminelle, accomplie en dépit de la surveillance de Desmarests, qu'il ne put dis-



Grâce à la discipline et à la camaraderie qui règne au Vélo Club de Levallois, cette société demeure une des grandes pépinières de champions.

puter — et peut-être ravir — la victoire à Garrigou.

A cet égard on préconise à juste titre l'entraînement au soleil, sur les routes de Provence, et la Côte d'Azur est devenue un vaste laboratoire de préparation aux grandes épreuves.

Le Tour de France a mis les « grimpeurs » à la mode. Il y a des grimpeurs-nés, comme Vervaeke, Vietto, Esquerra, dont il suffit de développer les aptitudes naturelles. Il y en a d'autres qui grimpent à force d'énergie, comme un Sylvain Maës. Au point de vue du spectacle, ces escalades ont beaucoup d'attrait, au point de vue purement sportif les vrais connaisseurs préféreront toujours une fin de course Bordeaux-Paris et surtout une rencontre entre grands champions de vitesse.

A cet égard, il faut bien le dire, nous ne sommes peut-être plus aussi favorisés qu'au temps de Kramer, d'Ellegaard et de Major Taylor.

L'auto, qui permet de suivre les coureurs au cours d'une épreuve, a contribué au succès des épreuves de grand fond, comme le Tour de France. On peut estimer que c'est dommage, mais on s'en console en songeant que nul moyen de propagande ne s'est montré plus capable de susciter de jeunes espoirs et de jeunes énergies, et des débutants avides de marcher sur les traces d'Antonin Magne ou de Speicher.

(A suivre.)

Roger ALLARD.

Copyright by « Détective » and Roger Allard. Reproduction même partielle, interdite.



entraînement

ne
le.

n-
au
é-
se
es
e.
et
e,
ce
s.

rs

e
a
is
s,
s.
le
e
es

è-
le
e-



CRIMES D'AUTREFOIS

Un GÉNIE du CRIME POULAILLER Terreur de la police

VERS l'année 1732, alors que le fameux bandit Cartouche venait à peine d'être jugé et exécuté sur la roue, et que l'on commençait à oublier les exploits de cet homme terrible, le bruit se répandit tout à coup qu'un autre chef de voleurs, plus audacieux et plus redoutable encore, venait d'apparaître à Paris. Son nom, en dépit de ses crimes répétés, n'était pas connu. Il s'attaquait sans vergogne à toutes les classes de la société de l'époque. Et bientôt toutes les forces de la police furent dirigées contre ce bandit fantôme dont tout le monde parlait et que personne n'avait jamais vu.

De guerre lasse, le lieutenant général de la police mit à prix la tête du brigand insaisissable.

Aussitôt un nom fusa :
— *Poulailler ! C'est Poulailler !*
Et ce fut à nouveau la terreur dans Paris. Ce nom de Poulailler, c'était le bandit lui-même qui se le donnait. Il avait écrit au lieutenant général de police une lettre insolente, à laquelle il avait donné un lugubre cachet d'authenticité : il avait joint, au message, l'oreille d'un agent tué deux jours plus tôt par un des hommes de sa bande !

« Tout ce que je peux vous dire, écrivait le bandit, c'est que l'on m'appelle *Poulailler* depuis toujours. Ça doit être mon nom. Je suis né en Bretagne. Je suis le fils unique d'un père à qui un sorcier avait prêté que son premier enfant appartiendrait au diable. A dix ans, je fus embarqué comme mousse. A douze, je me sauvai en Angleterre après avoir volé mon capitaine. Les Anglais voulurent m'arrêter, m'accusant bientôt d'être une canaille. Je m'enfuis sur un bateau et je débarquai au Portugal. Je m'associé avec des Bohémiens. Je fus escamoteur, danseur de corde, diseur de bonne aventure. Je jouai la comédie, je vendis de l'orviétan, j'entraînai enfin dans l'armée de mon

pays. Une vivandière m'inspira mon premier amour. Mais le sergent-major de ma compagnie se montra si jaloux que je dus le tuer. Je fus condamné à mort. Mais je me suis évadé et l'homme que vous avez condamné à mort condamne aujourd'hui tout le monde à le faire vivre ».

Poulailler avait toutes les audaces. Grand, les yeux noirs, doué d'une dentition magnifique, quelque peu instruit, il n'avait aucun mal à se grimer et à se faire passer pour élégant gentilhomme. Un soir, le bandit ainsi grîmé se rendit au bal de l'Opéra, y fit connaissance d'une femme charmante, la séduisit et sollicita la faveur de la ramener chez elle.

— Et si Monseigneur est chez moi ?
— Qui est-ce Monseigneur ?
— C'est un président au Parlement, qui est mon protecteur.

— Ah ! je comprends. Je serai discret.

On arrive. La place est libre. Poulailler s'y installe. Mais bientôt une voiture s'arrête devant la porte. La belle conjure son nouvel amant de passer dans un cabinet. Monseigneur entre. Seulement, par une porte vitrée, Poulailler est frappé par la richesse des bagues qui étincellent aux doigts du magistrat. Tout à coup, il sort de sa cachette, un poignard à la main. Il appuie la pointe du stylet sur la poitrine de Monseigneur et l'invite au silence et à la résignation. Le magistrat ne pipe mot et Poulailler le dépouille avec une dextérité qui témoigne de sa longue habitude. Après quoi il disparaît, laissant la dame et le vieillard frappés de stupeur.

Ce brigand ne reculait devant aucune des horribles conséquences de sa « profession ». En 1760, on portait à plus de cent cinquante le nombre des personnes tuées au assommées par sa bande et par lui. Pourquoi aucun des siens ne s'aviserait-il jamais de le dénoncer ?

Tout d'abord, Poulailler, après un mauvais coup, partageait loyalement le butin avec ses complices et disparaissait. Même son lieutenant ignorait son repaire. Et puis le bandit savait faire taire les imprudents. Un de ses hommes l'ayant trahi, il le fit prendre et placer dans l'angle de deux murs, debout et garrotté, puis il fit construire, devant le délateur, un troisième mur « de manière à lui enlever l'air et le jour ». Et sur le plâtre frais, il grava lui-même et signa la sentence et l'épithaphe du misérable qu'on avait muré vivant.

En vain le lieutenant-général de police renouvelait-il ses agents, qu'il accusait

Durant cinquante ans le fameux bandit Poulailler commit vols sur vols, assassinats sur assassinats. Et la police demeurait impuissante.

d'être tous des « fripons ou des imbéciles ». En vain augmentait-on chaque jour la prime offerte à celui qui ferait capturer Poulailler. Cette somme, un beau matin, atteignit trente mille livres. Et c'est justement ce matin-là qu'un jeune seigneur, se disant comte de Ville-neuve, vint trouver à son cabinet M. Hérault, le lieutenant-général de police d'alors.

— Il n'est pas déshonorant, n'est-ce pas Monsieur, de servir son pays tout en s'occupant de redorer un peu son blason ?
— Mais, au contraire ! se récria M. Hérault.

— Eh bien, je puis vous livrer le fameux Poulailler. Et vivant encore ! Je ne veux pourtant me trouver en relation avec personne d'autre que vous en cette affaire. Et je veux être payé comptant, en or, à l'instant même où j'aurai mis le bandit à votre disposition.

— Marché conclu ! Mais dites-vous bien que je ne vous verserai la prime qu'en voyant Poulailler devant moi.

Deux jours après, à la nuit, nouvelle visite du comte au lieutenant de police :

— Sommes-nous seuls, Monsieur ?
— Absolument seuls.
— Détenez-vous la somme ?
— Elle est là, derrière moi, dans ce coffre !

— Eh bien, Monsieur, c'est moi le fameux Poulailler. Et je vous tue avec ce poignard empoisonné si vous élevez la voix, si vous cherchez à vous défendre. Songez-y bien, la moindre piqûre est mortelle !

Passant aux actes, l'audacieux voleur tira de sa poche des cordelettes et un bâillon, et réduisit au rôle de témoin silencieux le lieutenant-général Hérault. Il vida soigneusement le coffre-fort et s'esquiva.

Durant quelques années encore, Poulailler continua sans encombre ses déprédations. Mais avec l'expérience de l'âge, il perdit la vigueur et l'entrain de sa jeunesse. Ses maîtresses devenaient plus exigeantes — car le bandit tuait et volait pour satisfaire des passions effrénées — et c'est l'une de ses compagnes délaissées qui le dénonça, le 28 mars 1782. Arrêté et jeté dans les prisons de Meaux, il réussit à s'en évader le 6 août suivant.

Ayant perdu jusqu'au souvenir de sa splendeur passée, Poulailler s'acoquina avec un mauvais garçon jeune et finaud, du nom de Sauvage, et tous deux décidèrent de voler désormais de compagnie, mais sans verser de sang.

— La police, qui a déjà bien du mal à courir après les assassins, ne s'inquiète guère des voleurs ! Ainsi, nous serons bien tranquilles.

Et de fait, pendant deux années, ces « nouveaux compagnons du crime » pillèrent, sans être jamais inquiétés, toute la région de Melun à Meaux. Ils quittaient, le soir, la capitale, dans une carriole trainée par un vieux cheval ; ils rentraient, à l'aube, chargés de butin.

Trop heureuses de s'en tirer à si bon

comptes, les victimes ne portaient plainte que mollement.

Ce fut encore une de ses maîtresses qui, pour se venger d'une rivale, dénonça Poulailler, en mai 1784. Seulement le bandit avait eu soin de se camoufler sous l'identité d'un certain Pierre Demaisons, natif du Limousin. La police, qui n'avait pas alors les précieux dossiers anthropométriques qu'elle possède maintenant, ne se méfia pas de ce voleur banal et l'enferma sans précautions spéciales. Et, le 2 juin 1784, aidé de son compère Sauvage, demeura libre, Poulailler faussa compagnie à ses geôliers.

Il ne pouvait plus rester à Paris, n'y possédant plus comme autrefois mille complicités. Sous les couverts d'un honnête marchand de bestiaux il alla s'établir à Essonnes.

Le bandit avait changé une fois de plus d'identité. Il s'appelait désormais Chevalier et jamais les agents du lieutenant de police n'auraient songé à le rechercher sous ce nom. Mais Poulailler avait compté sans le flair — il faut même dire : la science policière — du brave brigadier de gendarmerie Picard de Fontenelle, de Brie-Comte-Robert. Alerté par un propriétaire de Quincy, qui avait été cambriolé et dévalisé au cours de la nuit du 10 novembre 1785, le brigadier relève dans les champs, derrière la maison mise à sac, la trace des deux roues d'une carriole dont le cheval qui la tirait avait « trois clous neufs sous le pied hors-le-montoir ». Cette piste le conduisit jusqu'à Essonnes, où elle se perdait.

— Y a-t-il des étrangers dans la commune ? questionna le gendarme.

— Il y a Chevalier, le marchand de bestiaux, et son commis !

Or les deux hommes étaient justement rentrés, le matin même, d'une de leurs mystérieuses randonnées nocturnes. Aussitôt le brigadier Picard de Fontenelle se présente au domicile du prétendu Chevalier.

— Il paraît que votre cheval a la morve ! déclare-t-il au maquignon. Conduisez-moi à l'écurie.

Et là, l'astucieux pandore constata que le cheval portait bien « trois clous neufs hors-le-montoir ». Désormais il était fixé. Et, en vérité, le brigadier avait du flair. Une demi-heure plus tard Poulailler et son complice se faisaient arrêter alors qu'ils fuyaient sur leur carriole chargée d'objets volés.

Reconnu, Poulailler ne s'entêta pas à nier. Bien gardé cette fois, il échoua dans ses nouvelles tentatives d'évasion. Mais sur la sellette, appliqué à la question, il avoua sept cent soixante crimes, dont près de deux cents meurtres, le tout commis en cinquante années de vols, de rapines et de brigandages. Pour tant de forfaits, Poulailler, fut pendu, le 3 juillet 1786, à un poteau spécialement élevé pour son supplice à la « Porte Saint-Antoine », et le bourreau lui força à tirer la langue en direction de la Brie où sa terrible légende survit encore.

Emmanuel CAR.



Les derniers crimes ayant été commis aux abords de la forêt de Sénart, Poulailler fut pendu, en 1785, à la porte St-Antoine et il dut « tirer la langue à la Brie ».

BENOIT DE VAISE
Une Science Nouvelle ?

**LA RADIESTHÉSIE
DIVINATOIRE**
A LA PORTÉE DE TOUS
Manuel Théorique et Pratique du Pendule Hermétique
Envoi à domicile contre 2 fr. 50 en timbres-poste
LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves, PARIS - 14^e



Bracelet Dame, plaqué or... 25 fr.
Directement de la Fabrique
à nos Clients. Garantie 6 ans
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
Serv. H. D. - 96, rue d'Hauteville, PARIS

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe
du fabricant
aux particuliers
— franco de douane —
Plus de
1 million de clients.
Demandez de suite
notre catalogue français
gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov)

Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

**GRAINS LAXATIFS
DU D^r BLONDIN**

Rééducateurs de l'intestin car ils contiennent des extraits de glandes intestinales. Rééducateurs du Foie car ils contiennent des extraits biliaires. Anti-microbiens par leurs ferments lactiques. Laxatifs grâce au Julap et au Podophylle. **LES GRAINS DU D^r BLONDIN** forment le remède idéal complet de la constipation, entérite, migraines, états bilieux, etc..., aucune accoutumance, action réelle, durable. La **CONSTIPATION** est cause des maladies les plus graves. Surveillez-vous et demandez l'échantillon gratuit offert ci-dessous.

Laboratoire du D^r BLONDIN
18, rue Maréchal-Foch, VERSAILLES (S.-&-O.)

Nom
Rue Dépt
Ville



"EXPOSITION
1937"

N° 1817 du catal. -
Salle à manger mod.
à doucines, ronce
de noyer de France
ou palissandre des
Indes vernis buffet
3 portes, pied soie,
larg. 1^m 50, dessus mar-
bre, 11 table pieds mod.,
chaises assorties.
Sacrifiée à

2.950 fr.

GALERIES BARBÈS

Société Anonyme au Capital de 10.010.000 francs entièrement versés.
Maison fondée en 1892

55, B' Barbès-PARIS (18^e)
(Ne pas confondre. La seule entrée de nos magasins est au N° 55)

Magasins de Paris ouverts toute la journée
(sans interruption) de 9 h. à 18 h. 30, y compris
le samedi. Fermés le dimanche.

Succursales : ALGER - BORDEAUX - LE HAVRE - LILLE - MARSILLE
NANCY - NANTES - SAINT-NAZAIRE - TOULON - TOULOUSE

DEMANDEZ NOTRE
CATALOGUE-ALBUM

BON à découper et à faire
parvenir aux GALERIES
BARBÈS pour recevoir
gratuitement l'Album général d'Ameuble-
ment et photo du modèle ci-dessus. 276



EXIGEZ L'ENCAUSTIQUE BARBÈS "BRILLANT EXPRESS"

CHEZ TOUS LES BONS DROGUISTES ET MARCHANDS DE COULEURS
Boîte d'essai franco contre 2 frs en timbres adressés à Bouquain et C^e, 5' Meur (Seine).

L'ÉLECTRICITÉ



*Pourquoi
le traitement
par
l'électricité
guérit :*

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur **M.A. GRARD** de Bruxelles et envoyé **gratuitement** à tous ceux qui en feront la demande, va vous **apprendre immédiatement**. Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

**Système Nerveux et de
l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les
Maladie des Voies Digestives et du
Système Musculaire et Locomoteur.**

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, **l'Électricité Galvanique** pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à Mr le Docteur **M.A. GRARD**, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.50, cartes 0.90

**La vraie recette
DU BONHEUR**

Vous prenez un crayon. Vous remplissez de votre propre main le bon ci-dessous. Vous le découpez et vous le mettez dans une enveloppe cachetée à l'adresse du Professeur **N. SIRMA**, 3, rue Guillaumot, à PARIS (12^e) (Service 77). Inutile d'ajouter un timbre pour la réponse. Vous recevrez bientôt discrètement une étude spéciale de votre vie absolument gratuite, qui vous apprendra vos périodes de chance, vos chiffres, couleurs et jours favorables. En suivant les conseils donnés, vous apprendrez à connaître vos



vrais et faux amis, vous profitez des bonnes occasions de la vie, vous évitez les « tuiles », on vous aime et on vous apprécie selon vos désirs et selon vos mérites. Une nouvelle vie s'ouvre devant vous. Cette recette a été éprouvée par des milliers de personnes qui ont voué au professeur **SIRMA** une reconnaissance infinie. Il ne tient qu'à vous de grossir leur nombre. Surtout, ne jetez pas ce journal avant de l'avoir fait. Découpez ceci immédiatement avant de continuer votre lecture, car vous pouvez l'oublier.

**BON POUR UN
HOROSCOPE GRATUIT**

offert aux lecteurs et lectrices de "DéTECTIVE"

(M., M^{me} ou M^{lle})

Nom et prénoms

N° rue

Ville Dépt'

Date de naissance

Pour la Publicité dans DÉTECTIVE s'adresser à

G. BALLY

50, rue de Châteaudun, Paris (9^e)
Trinité : 81-12

LA JUSTICE

FIGURES DU PALAIS

DEUX GRANDS MAGISTRATS

L'abondance des matières ne nous a pas permis d'évoquer, la semaine dernière, à propos de leur nomination, la carrière de deux grands magistrats : MM. Cavarroc et Ducom. Leur toute récente installation solennelle nous offre l'occasion de donner l'article de notre éminent collaborateur Jean Morières.

Plus de quinze jours ont séparé la mort du procureur général Gaudel de la désignation de son successeur. Succession difficile à accepter et pour laquelle, cependant, les candidatures ne manquaient pas.

Les morts vont vite et tandis que le service funèbre du regretté M. Louis Gaudel se célébrait, déjà se chuchotaient des noms...

Un homme conservait une discrétion qui est la marque même de son caractère : M. Raoul Cavarroc, procureur de la République, qu'une tradition ancienne désignait cependant, d'emblée, pour l'héritage de pourpre et d'hermine.

Il faut rendre cet hommage à M. Marc Rucart, garde des Sceaux. Il avait su choisir M. Gaudel, il a su discerner les mérites rares de M. Cavarroc.

Décourager l'arrivisme bruyant des uns, les sollicitations chaudement appuyées des autres, la tâche n'est pas facile pour un ministre.

Deux semaines de réflexion ont abouti à ce choix de sagesse.



Pour le pittoresque, on pouvait regretter que la nouvelle (une fable tenace qui courut quelques jours les couloirs du Palais) ne se fût pas réalisée : le nom d'un célèbre avocat, qui illustre la barre des Assises, avait été mis en avant.

On le « donnait » comme le futur procureur général ; on citait un précédent historique ; l'illustre Chaix d'Est-Ange, le défenseur de La Roncière, tout chargé de la gloire récente du bâtonnat, avait passé de l'autre côté du prétoire. Troquant sa robe noire pour la serge écarlate et la simarre d'hermine, Chaix d'Est-Ange, un des plus grands avocats de sa génération, avait été pendant deux ans procureur général.

Le souvenir de Chaix d'Est-Ange restera à l'état de souvenir : l'avocat de 1937 restera au banc de la défense.



Simple, modeste et juste, des yeux clairs dans un visage doux, M. Raoul Cavarroc serait pour l'observateur profane un type inattendu de procureur.

Quand on le voit, sur le boulevard Saint-Michel, gagner le Palais ou remonter à son domicile, tout près des jardins de l'Observatoire, on ne se doute pas des hautes fonctions qu'il assume.

Un détail vaut mieux que de longs commentaires : procureur de la République, M. Cavarroc a droit à une voiture, dont la charge est inscrite au budget du département de la Seine, à moins que ce ne soit à celui de la Ville. La limousine est à sa disposition... M. Raoul Cavarroc lui préfère la promenade à pied.

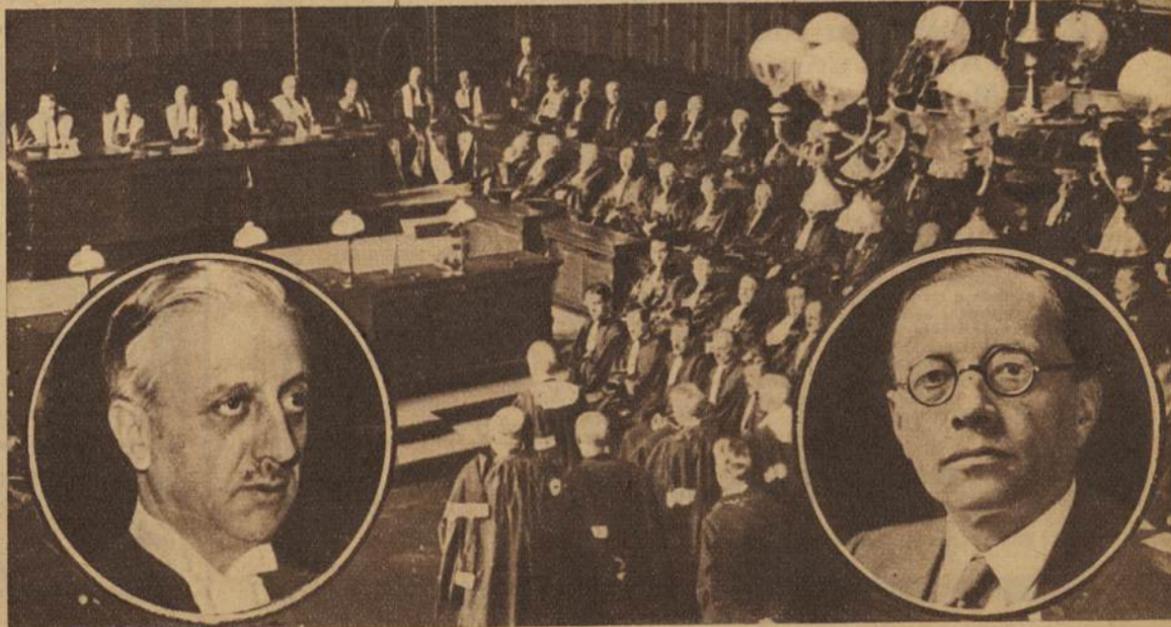
Son horreur des « honneurs », de la mise en scène, de tout ce qui peut, même indirectement, prêter à l'envie, lui a inspiré cette attitude de simplicité bourgeoise, si charmante chez un homme qui n'a dû qu'à sa valeur, à ses mérites propres, de s'élever.



Il n'a pas vécu comme un courtisan : ses débuts dans la magistrature ont été à l'exemple même de ses goûts simples.

Étudiant à la faculté de droit de Toulouse, il en est un des lauréats. Substitué à Béziers, à Valence, il est

L'installation solennelle du procureur général au Palais de Justice est une cérémonie toujours empreinte de grandeur. A g., M. Cavarroc, procureur général. A d., M. Ducom, avocat général près la Cour de Paris.



Le Palais de Justice de Saint-Quentin où se déroulera le procès du pseudo-docteur de Flavy-le-Martel dont l'inculpation jeta la stupéfaction dans toute la région.

Au centre, M^e Valensi, avocat d'Hecker. A sa droite, l'accusé qui persiste à se dire authentiquement pourvu du diplôme lui permettant d'exercer l'art médical.



CHRONIQUE DU CHATIMENT

Henri Dardillac, cafetier à Saint-Junien (Haute-Vienne), qui assassina Martial Fredon et Maurice Chabroux, a été guillotiné à Limoges, le 3 mars, exactement un an après le crime.

La Cour d'assises du Nord condamne aux travaux forcés à perpétuité l'hôtelier Lucien Mouquet, qui tua sa femme à coups de revolver.

Huit jours de prison avec sursis à Lucien Gariel, chauffeur de taxi en chômage, et fort peu galant, qui blessa d'un coup de poing au visage, sans motif, une charmante danseuse, Mlle Mado Taylor, que le comité des Fêtes de Paris avait, l'année dernière, sacrée comme « ayant les plus beaux yeux du monde ».

Un mari tue sa femme : c'est Marcel Bouchet, vendeur aux Halles, une brute ; il est condamné par le jury de la Seine à dix ans de travaux forcés.

Une femme tue son mari : Constance Raimbolt, à Nevers ; il la martyrisait. Elle est acquittée.

Ancien notaire à Avesnes, M^e Gautier, devenu grand spécialiste en faux et abus de confiance, est condamné à cinq ans de travaux forcés.

Pour détournements, M^e Etienne Arousseau, huissier à Decize (Nièvre), est condamné à un an de prison avec sursis.

Pour défendre sa mère, Jean Rouchon âgé de 16 ans, tue son père adoptif, près de Floriac : il est acquitté.

Deux ignobles parents, les époux Aubin, à la Plaine-Haute, près de Saint-Brieuc, laissaient vivre leurs trois enfants dans un poulailler : au père et à la mère, un an de prison.

Pour avoir frustré la Régie dans des livraisons de farines, un manotier d'Epouville, André Lemarchand, et un négociant de Carentan sont condamnés solidairement par le tribunal de Saint-Lô à une amende de 1.035.000 francs, plus toutes sortes de décimes.

Commissionnaire en marchandises, Jacques Chassery, qui avait voulu faire chanter trois Allemands, mêlés à une histoire très suspecte de livraison d'armes en Espagne, est condamné à quinze mois de prison.

Marin Blondeaux, fermier à Cuigny-en-Bray, qui abattit son frère d'un coup de fusil, prétendit qu'il avait voulu tirer un corbeau et bénéficia tout d'abord d'un non-lieu, vient d'être condamné par la Cour d'assises de l'Oise à dix ans de réclusion.

Jean MORIERES.

DES HOMMES

PETITES CAUSES

Les malheurs de la poétesse



Mme Edwige Mayen, femme de lettres, qu'un astucieux baryton grugea, puis finalement déménagea.

L'OPULENTE poitrine de Mme Edwige Mayen, veuve d'un riche banquier, femme de lettres, poétesse comme la divine comtesse au « cœur innombrable », se soulevait d'indignation, au rappel des faits qu'elle évoquait dans le prétoire de la 14^e chambre correctionnelle.

Le liséré violet qui a récompensé son talent — elle est officier d'académie — suivait le mouvement des soupirs de sa gorge et sous la capeline de paille noire, le visage, cramoisi d'indignation, trahissait un légitime émoi.

Cela avait commencé un soir, dans un café-chantant à Montmartre. Mme Edwige, qui aime les artistes et les encourage avec une inépuisable bonté, avait été séduite par la voix d'Alexis Bilalte, qui débutait dans la carrière de baryton. Elle l'invita chez elle, 14, rue Clairaut et bien vite le jeune chanteur prit l'attitude d'un tyran. Après un bon dîner, avisant le divan qui se trouvait dans le salon, il s'y vautra : « *Je suis bien ici, j'y reste...* »

Il y resta en effet. La pauvre poétesse, qui aurait pu être sa mère, était meurtrie par les bourrades, les coups, les violences de toutes sortes de l'ingrat.

Elle se défendit d'avoir été sa maîtresse. Tout au plus, une nuit, reconnut-elle, Bilalte s'égara dans son lit. « Mais ce n'était qu'un accident. »

Les scènes étaient devenues si violentes que Mme Mayen était quelquefois obligée de céder la place au jeune monstre. Elle partait pendant cinq ou six jours, se réfugiait dans un hôtel et revenait à son propre domicile. Alexis promettait de ne plus recommencer et naturellement, la comédie reprenait.

MME EDWIGE MAYEN. — Lorsqu'il était de sang-froid, il était très gentil, mais quand il avait bu...

Or, il buvait souvent.

Et encore, s'il s'était contenté de boire ! Mais il aimait recevoir dans l'appartement de la poétesse. Et quelles réceptions et quels hôtes !

MME MAYEN. — Une nuit, j'étais rentrée à quatre heures — car je travaille beaucoup — j'ai trouvé dans mon lit un nègre...

Le président Teillard de Nozerolles se frotte le nez ; son œil brille d'une curiosité qui va être pleinement satisfaite.

LE PRÉSIDENT. — Il ne manquait plus que ça.

MME MAYEN (avec horreur). — Un nègre dans mes draps blancs et avec sa femme.

(Quelques jours plus tard, dans le lit de la poétesse, deux petits jeunes gens.)

MME MAYEN. — J'ai trouvé ça bizarre.

LE PRÉSIDENT. — Que faisaient-ils ?

Mme Edwige cherche ses mots une seconde :

— Ils ont donné la manifestation d'une tendresse mutuelle très passionnée.

Elle insiste sur « très ». Le spectacle devait être, à ce qu'il semble, réussi.

LE PRÉSIDENT. — Et vous, madame, que faisiez-vous ?

MME EDWIGE MAYEN. — Pendant ce temps, j'écrivais des vers... un sonnet.

La série des « réceptions » de Bilalte n'était pas close. Une autre fois, il sonna à la porte de Mme Mayen accompagné de deux individus « à mine patibulaire ». C'étaient des débardeurs, récemment sortis de la maison centrale de Clairvaux. Mme Mayen s'opposa tout d'abord à leur entrée dans l'appartement, mais comment résister aux trois gaillards ?

Les deux débardeurs se tinrent relativement bien. Mais Alexis, fourrageant dans une armoire en sortit une robe de princesse chinoise ; il s'en affubla... Entre les débardeurs et la « princesse », il y eut une « reconstitution » extrêmement orientale.

Toujours parfaite dans sa façon d'accueillir des hôtes, même quand ils ne sont pas conviés, Mme Mayen leur offrit du thé et des tartines beurrées : la visite dura jusqu'à 8 heures du matin.

Mais le « bouquet », ce fut le déménagement final : Bilalte emporta l'argenterie, les bijoux, une collection de statuettes en ivoire où les attributs de la virilité étaient spécialement mis en valeur, un sabre qui avait appartenu à un prince albanais...

Battue et volée, elle se décida enfin à porter plainte.

M^r Théodore Valensi, qui se constitua partie civile pour Mme Edwige, exalta le talent de la poétesse, dont les tangos : *Ma chair t'appelle, Le mal d'amour, Pour l'oublier* exprimaient l'âme tendre et plaintive. Il réclama 50.000 francs de dommages-intérêts.

Très spirituellement, M^r Jacques Bonin répondit, pour la défense de la jeune canaille, que l'« inspiration » sentimentale que son client avait pu donner à sa protectrice méritait une compensation. Il s'était spontanément servi.

Alexis Bilalte fut condamné à 8 mois de prison et 20.000 francs.

Le président Teillard de Nozerolles recommanda à Mme Edwige Mayen de ne plus se montrer, dorénavant, aussi accueillante.

HISTOIRE « ARABE »

ILS SONT TROIS, comme les Mousquetaires ; comme eux aussi ils se sont courageusement battus, mais, hâtons-nous de le préciser, entre eux et avec pour rapière un couteau Laguiole.

Le motif de leur querelle ? — Rien, moins que rien : une insignifiante question d'orthographe.

Ainsi que l'explique avec son habituelle impartialité le Président de la ...^e Chambre, le prévenu qui répond au nom bien spécifiquement nord-africain de Ben-Ahmed a été pris à partie, le mot est hélas très exact, par deux de ses compatriotes Ali et Oma qui lui reprochaient d'avoir honteusement renié sa race en voulant se faire passer pour Européen. Insulté et violenté, Ben-Ahmed a eu une riposte foudroyante, la furia française quoi, et à coups de couteau il a mis en déroute ses adversaires.

Je l'observe. Chose étrange et méritoire pour un Arabe, il est blond.

Pour ne rien omettre je précise que le prévenu a la peau blanche... ou à peu près et, alors, je m'explique qu'avec des moyens et avantages physiques aussi précis et concordants il ait voulu tricher avec Dame Nature et prendre d'office l'estampille « Français 100 % ».

LE PRÉSIDENT, s'adressant au prévenu. — Où la vanité va-t-elle se loger ? La chose est d'ailleurs très flat-

teuse pour notre amour-propre national. Vous avez voulu à tout prix vous faire passer pour authentique Français de vieille France. Pour donner le change vous avez modifié votre nom. De Ben Ahmed vous avez fait Balamet. Pourquoi aviez-vous ainsi modifié votre nom ?

BEN AHMED, avec candeur. — C'est plus facile à écrire ! (Rires.) Et puis qu'est-ce que ça pouvait leur faire à eux ! Ils n'ont qu'à en faire autant ! Au lieu de cela, ils m'ont injurié et traité de « fils de chien » et porté des coups bas. Alors je me suis défendu.

LE PRÉSIDENT. — Les blessures que vous avez portées ont été, heureusement légères. Nous allons entendre la victime, le témoin Omar.

Le témoin est aussi petit qu'Ahmed est grand. Il est aussi noir et bronzé qu'Ahmed est blanc anémique.

LE PRÉSIDENT, au témoin. — Vous jurez de dire la vérité ?

LE TÉMOIN. — Je le jure sur ma tête et sur celle de toutes les personnes présentes (Rires). Ben Ahmed m'a sauté dessus comme un tigre, un vrai tigre, un tigre armé d'un couteau. (Hilarité.) J'ai senti qu'il me frappait. Alors le public, il est intervenu. Le tigre a lâché sa proie.

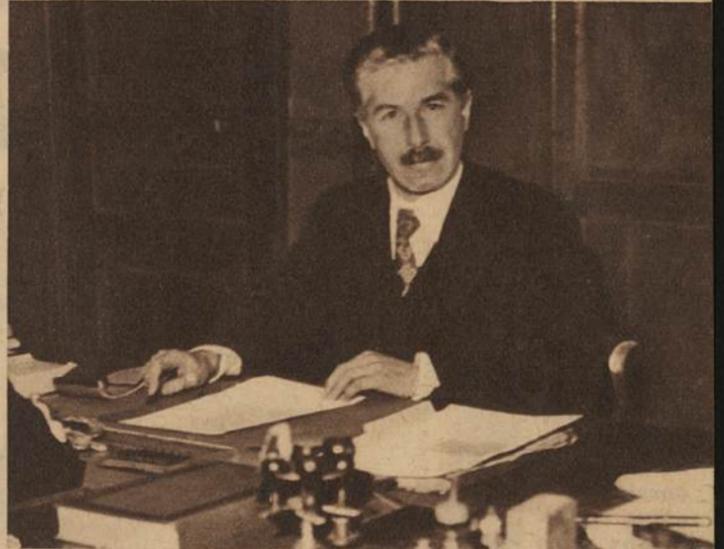
LE PRÉSIDENT. — La proie, c'était vous ? — Bien. Mais la proie, aujourd'hui a repris, si j'ose dire, du poil de la bête. Elle n'est pas satisfaite. Elle demande vengeance et 1.000 francs de dommages intérêts.

Le tribunal condamne Ben Ahmed à trois mois de prison et alloué 500 francs à la victime.



Cinq témoins, employés d'une maison parisienne traitant les métaux précieux, affirment reconnaître en René Hecker leur ancien camarade de travail, de 1906 à 1914.

M. Delassault, juge d'instruction à Saint-Quentin, dont la mission est d'établir que René Hecker n'eut pas le temps d'acquérir les titres universitaires dont il se pare.



COURRIER JURIDIQUE

George, Lescure (Tarn). — Attendez encore quelques jours : la loi n'est pas votée, mais elle ne tardera pas.

Un vieux lecteur de Lyon. — La contrainte par corps peut être exercée pour le solde des frais de justice. Pas d'amnistie à espérer dans ce cas. Nous répondons négativement à votre dernière question.

Lectrice assidue, Grenoble. — Pour obtenir une pension alimentaire, il vous faut engager un procès. Consultez votre avocat habituel.

Lecteur fidèle, Cachan. — En principe, la demande de réhabilitation ne peut être examinée que si la victime du délit a été désintéressée. Néanmoins, votre cas nous semble si digne d'intérêt que nous vous conseillons de refaire une demande.

Maurice T., Marseille. — Le droit de priorité joue d'une façon certaine au profit de l'automobiliste qui vient à droite ; à la condition toutefois (la notion d'absolu étant inconnue en droit) que cet automobiliste ait respecté toutes les prescriptions du code de la route : qu'il soit resté maître de sa vitesse, qu'il ait actionné son appareil avertisseur et ralenti en abordant un carrefour, etc.

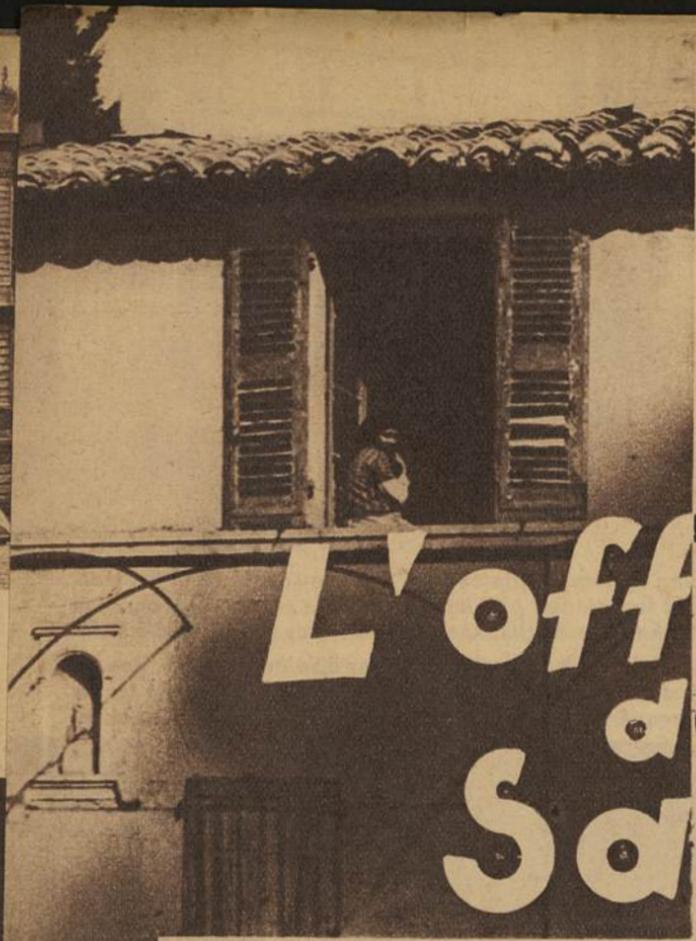
R. B. T., Asnières. — Ce n'est pas votre casier n° 2 que cette administration peut vous demander, mais le casier n° 3, qui ne doit pas porter trace de la condamnation avec sursis. Il nous est impossible de vous dire à quelle date le Sénat votera la loi. Nous espérons que ce sera prochainement.

Auboué 93. — La loi d'amnistie s'appliquera certainement à l'homicide par imprudence. Les frais de justice et les amendes cesseront d'être dus, puisque l'effet de l'amnistie est de rendre le délit inexistant, sauf pour les dommages-intérêts dus à la partie civile, mais la contrainte par corps ne pourra plus être exercée.

René L. R., Grais. — Allez consulter un avoué. Nous ne pouvons vous répondre d'une façon précise, car nous ne connaissons pas les pièces qui vous ont été remises.

R. M., Arlon. — La prescription de la peine est de 5 ans, en matière correctionnelle. Le délai de 5 ans court non pas de la date du jugement, mais du dernier acte interruptif de prescription (signification du jugement, mandat d'arrêt).

Joseph C., Arinthod. — Vous avez été assurément victime de manœuvres frauduleuses, mais peut-être insuffisantes pour caractériser juridiquement une escroquerie. Nous approuvons votre lettre à la Société. Tenez-nous au courant de la suite de cette affaire.



L'office de Satan

Une nuit, les gendarmes surgirent et mirent fin aux bacchantes qui se déroulaient dans une pièce où se trouvait... une statuette de la Vierge !



Avignon
De notre correspondant particulier.

SATAN ! Rends-nous Domiana ! Satan ! nous nous sacrifions à sa place !...
Pour la troisième fois, ce cri d'angoisse, ce cri douloureux et suppliant de damnés s'élevait dans l'air glacial de cette nuit d'hiver.

Une nuit si pure, si sereine que l'écho du moindre bruit y résonnait comme à l'intérieur d'une cloche de verre.

C'était au hameau de la Croix-Verte, à une lieue d'Avignon, au delà des remparts de la ville.

Minuit venait de sonner aux cloches de « l'éole sonnante ». Et, comme à un signal, l'appel du Sabbat venait de sortir d'une petite maison de campagne dont les fenêtres, grandes ouvertes, laissaient entrevoir la flamme tremblante des bougies.

Une à une, les fenêtres du quartier s'étaient entrebâillées.

— Ça y est, fit un voisin, la séance va recommencer. Les sorciers vont entrer en transes !

Il y avait quinze jours que la séance, chaque nuit, se renouvelait, à la même heure.

Au cri douloureux de l'appel diabolique succédait d'abord une plainte confuse, une sorte de concert de voix gémissantes, puis brusquement, tels des feux follets, des lumières se mettaient à danser devant les fenêtres. Les sorciers étaient entrés en transes.

Les sorciers ? Dans l'unique pièce du premier étage, il y avait là, vivant dans l'habituelle promiscuité des ménages d'émigrés italiens, une famille de Calabrais composée du père, de la mère et de cinq de ses sept enfants.

Parmi ces cinq enfants, l'aîné, François, est le seul garçon de la nichée. C'est un solide gaillard de vingt-trois ans, grand amateur de boxe, et auquel ses muscles bien tendus sous sa peau



Marie, belle et impudique, s'habille lentement, le lendemain matin, sans honte, sur le seuil de la porte...

basanée ont valu une flatteuse notoriété dans les poids « welter » de la région.

Les autres enfants sont des filles : Marie a vingt et un ans. Elle est brune de peau et noire de cheveux. Séverina en a dix-huit. La cadette, Palmerina, n'a pas encore quatorze ans.

Seule, Domiana, qui a vingt ans, manque à l'appel. Le 12 février dernier, elle a été enlevée par un compatriote amoureux. Enlèvement romantique, par une nuit sans lune.

Alors, pour venger l'honneur familial, pour réparer l'outrage ainsi porté à la tradition qui oblige les filles de Calabre à se marier ou tout au moins à prendre galant par rang d'âge, Marie, l'aînée, avait relevé le défi.

Pour ramener la fugitive au respect des coutumes ancestrales, pour chasser la malédiction qui avait frappé le foyer profané, elle avait décidé d'exorciser les démons, en invoquant, chaque nuit, à l'heure du sabbat, le Prince des ténèbres. Elle avait initié toute sa famille aux rites sataniques, et, délivrée du dernier voile qui protégeait son corps de vierge, elle faisait prosterner tout le monde à ses pieds.

Elle brandissait à la main le « poignard » du sacrifice.

Ce poignard, c'était une paire de ciseaux aux pointes effilées.

En poussant des cris, elle menait la danse.

Son frère, sur son ordre, détachait des feuillets d'un album dont toutes les photos avaient été arrachées, une mèche de cheveux ayant appartenu à la fugitive.

Puis il l'élevait au-dessus de sa tête, tandis que Marie appuyait sur sa poitrine la pointe du poignard. Elle accentuait la pression jusqu'à ce que la peau saignât sous la piqûre.

Le frère ne disait mot, comme en extase, et serrait davantage entre ses doigts la mèche de cheveux bruns.

Les autres sœurs se soumettaient au même sacrifice. Et à l'endroit où le poignard les avait effleurées, à l'épaule ou au flanc, une goutte de sang, bientôt, perlait...

Parfois, ne pouvant surmonter sa douleur, l'une des pauvres filles s'abattait convulsivement sur un lit. Mais Marie la fascinait de son regard halluciné, et, docile, la possédée reprenait sa place dans la ronde infernale.

Parfois aussi, c'était François, le frère, qui avait un moment de défaillance. Son bras, las de tendre la mèche de cheveux de l'infidèle, retombait

A l'aube de la dernière nuit démoniaque, Marie Caserta, couchée avec son frère aîné François, boit un bol de lait que lui tend sa sœur Palmerina.



le long du corps. Mais, d'un coup de ciseaux, Marie lui faisait reprendre la pose consacrée par les rites.

On cherchait dans ce groupe hurlant, tour à tour dansant et prosterné, le père et la mère. On les distinguait mal, car, plus à l'écart, ils se tenaient, nus eux aussi, accroupis sur le plancher de l'étroit couloir, serrés l'un contre l'autre, dans une posture équivoque...

A deux heures du matin, sans que les cris, les plaintes, les incantations aient, une seule seconde, diminué d'intensité, soudain, un hurlement s'élevait :

— La mort est là ! Mes enfants, je dois mourir.

Alors le père s'avancait, s'allongeait au milieu de la chambre, tandis qu'autour de lui, des cierges étaient posés.

— Que je meure « la gola aperta » ! (la bouche ouverte) murmurait le vieux, lugubrement.

Marie s'approchait de lui et, de ses mains agitées de tremblements nerveux, recouvrait son visage d'un mouchoir. Puis la ronde diabolique reprenait. Il ne restait plus qu'à attendre la mort...

La mort demeurait invisible, mais à sa place, surgirent, une nuit, dans la chambre du sacrifice, trois gendarmes en uniforme.

Las d'être réveillés chaque nuit par les clameurs du sabbat, les voisins s'étaient décidés à alerter les représentants de l'autorité.

Il fallut renoncer à arracher des doigts crispés de la prêtresse de Satan, le poignard qu'elle tenait. Elle ne consentit à se coucher qu'après avoir placé sous le traversin de son lit, et avec la promesse de ne plus s'en servir, la redoutable paire de ciseaux.

La voiture d'ambulance transporta à l'hôpital le père, la mère et la jeune Séverina. Les deux premiers, après avoir subi l'examen des médecins psychiatres, ont été dirigés sur l'asile d'aliénés de Mont-de-Vergnes.

Marie, le lendemain, est allée rejoindre à l'hôpital sa sœur Séverina.

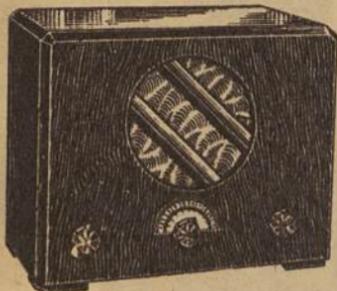
La maison de la Croix-Verte a désormais ses volets clos. Mais à l'hôpital, le sabbat a, une nuit, recommencé. On a dû prendre des mesures pour en éviter le retour.

Alertée par la presse, Domiana est venue retrouver sa famille. La présence de l'infidèle va-t-elle, cette fois, plus sûrement que les rondes de minuit, chasser les esprits du mal ?

Henri BECRIAUX.

PRIME
à nos lecteurs

4
Lampes



Garanti 1 AN

Ce poste équipé avec 4 lampes "MAZDA" 1^{er} choix, fonctionne sur courant 110 volts, 130 volts ou 220 volts. Ebénisterie élégante système anti-parasite breveté. L'appareil consomme UN centime par heure. Il est livré complet, prêt à être mis en service. Valeur exacte actuelle : 500 francs. Cédé aux 1000 premiers lecteurs à

245^{fr.}

LE PAIEMENT A LIEU APRÈS
RÉCEPTION ET COMPLÈTE
SATISFACTION.

Envoyez aujourd'hui même votre
commande et ce bon aux Etabl^{ts}

"MONDIA"

La T.S.F. POUR TOUS, 51, R. du Rocher, PARIS

34

MARIAGES - RENSEIGNEMENTS

RELATIONS - MARIAGES

nina
conga

11, rue du Colisée (2^e étage) Ély. 45-19

NOUVELLE AGENCE FLOREAL

Relations Mondaines Exclusives. Tous Renseignements
39, RUE DE CHATEAUDUN fond de la cour, escalier
gauche 3^e étage porte g.
Présentations de 10 à 20 h. dim. et FÊTES 11 à 17 h.
TRINITÉ : 81-28

8, rue de PARME dans rue tran-
quille, chamb.
dernier confort, salon, bains, ascenseur, téléphone
particulier, depuis 15 fr., disc. (Gare St-Lazare.)

LA PLANTE QUI FAIT
MAIGRIR

SANS DROGUES NI RÉGIME,
en vous frictionnant quelques
minutes avec l'extrait de Plantes
GANDHOUR vous pourrez à vo-
lonté maigrir vite ou lentement du
corps entier ou de la partie désirée
(cou, ventre, chevilles) pour conserver votre
air de jeune, votre agilité et mieux vous porter,
résultat visible dès le 8^{me} jour. Recommandé
par le corps médical. Milliers d'attestations.
Notices intéressantes et échantillon envoyés
gratuitement sur demande. LAB. GANDHOUR,
18, Rue de la Michodière, PARIS. (Service D.)

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides,
par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate.
Impuissance. Rétrécissement. Biennorrhagie.
Filaments. Métrite. Pertes. Règles doulou-
reuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement
lui-même sans attente,
INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Bourault, PARIS-17^e

LE CHEMIN DE PORT-SAÏD



Il ne manque pas de gens qui pensent que les scénarios du genre *Le chemin de Rio*. On demande des danseuses ou *Via Buenos-Ayres* n'appartiennent plus qu'au répertoire imaginaire des auteurs qui ont tous les loisirs pour construire, sur ce thème, des drames immoraux à portée morale.

Cette charmante et blonde Parisienne d'excellente famille, tombée le plus bêtement et donc le plus normalement du monde dans les griffes d'un trafiquant qui pourrait donner des leçons d'attitude à Jules Berry, s'exclamait l'autre jour avec une stupidité charmante :

— Mais non, voyons ! Il ne voulait pas me conduire à Buenos-Ayres ! C'est pour Port-Saïd qu'on allait embarquer !

Port-Saïd ! Elle disait cela avec regret et amour. Pour elle, ce n'est qu'un nom et qu'une image, une image orientale, parée de tous les enjolivements qui peuvent fleurir dans une tête folle et un cœur romanesque. Elle en avait rêvé et elle abandonnait, les larmes aux yeux, l'espoir d'une aventure telle qu'on peut la concevoir à dix-neuf ans lorsqu'on est une jeune fille à peine déflorée et que l'on croit aux premiers mots d'amour d'un homme...

Elle l'avait connu à Paris, oh ! dérision, à la Ligue du péril aéro-chimique ! Elle fréquentait cette association d'intérêt public comme dactylo intermittente et peut-être bénévole. Mais lui, que diable venait-il chercher dans ces locaux austères et officiels ? Sans doute ce qu'il y trouva : un gentil minois de gosse de famille. Peut-être pour engager la conversation avec Madeleine X... s'imposait-il d'étudier les principes élémentaires de la lutte contre le péril aéro-chimique préconisés par la ligue, au service de quoi la jeune fille mettait ses dix doigts de dactylo ébouriffée.

Il ne s'attarda pas longtemps sur ce sujet ardu. Légionnaire (évadé et recherché comme tel) André M... a l'habitude de brûler les étapes.

Il l'attendit matin et soir à l'entrée et à la sortie de la Ligue du péril aéro-chimique. Et elle, le retrouvait chaque fois avec un plaisir accru, bientôt avec bonheur. Elle devint tout naturellement sa maîtresse. Il l'avait possédée jeune fille, intacte, et il savait quelle emprise cela lui donnait sur celle à qui il avait révélé l'amour.

Bientôt, Madeleine cessa de mettre les pieds à la ligue. Elle passait ses après-midi avec son amant.

Et le beau légionnaire dans les tête-à-tête et au cours des promenades, flattait encore ce goût maladif et pervers de l'aventure.

— La vie en France ne me vaut plus rien, disait-il. D'ailleurs, je n'y suis pas en sécurité. Mais j'ai besoin d'horizons plus larges et neufs, comme j'en ai con-

nus. Je veux retourner dans les terres chaudes...

Et elle, la fille unique de bourgeois sévères, élevée dans les principes et étroitement surveillée, le suppliait de ne point partir sans l'emmener.

Il ne répondait pas, patientant pour la mieux posséder. Madeleine rentrait chez elle, dans sa famille, subissait l'interrogatoire sur son emploi du temps à propos de quoi il lui fallait quotidiennement mentir, et elle attendait avec impatience l'heure du prochain rendez-vous, avec la crainte de ne plus revoir le légionnaire.

Un jour qu'elle le suppliait plus fort, il lui dit :

— Peut-être t'emmènerais-je avec moi. Mais je n'ai plus d'argent.

— Ce n'est que cela ? s'écria-t-elle. De l'argent, j'en ai.

— Il en faudrait beaucoup.

— Mais j'ai 7.000 francs à la Caisse d'Épargne ! Ils sont à moi.

— Alors... c'est différent...

Folle de joie, elle prépara clandestinement son évasion. Elle acheta un tailleur gris qu'elle enviait depuis longtemps, et lui, André M..., en profita pour renouveler son complet.

Puis, un soir à la gare de Lyon, ils prirent ensemble deux billets de 2^e classe pour Marseille, dans un train de nuit.

Elle n'avait jamais vu la mer. Elle serait au matin au bord de la Méditerranée dans un grand port d'où partent chaque jour les courriers qui sillonnent les routes maritimes du monde !

— Où irons-nous ? interrogeait-elle.

— A Port-Saïd.

— Port-Saïd !... prononçait-elle avec ravissement... Mais comment vivrons-nous ?

— Tu danseras. Un de mes amis tient un établissement très chic, « la Cigale ». Il t'engagera.

— Mais je ne sais pas danser...

— Tu auras vite appris. Les touristes ne sont pas difficiles à contenter. Il suffit d'être jolie et tu l'es.

Ils débarquèrent à Marseille dans la joie d'une matinée quasi printanière. Elle avait hâte de voir la mer.

— Elle sera devant ta fenêtre, lui promit-il dans le taxi.

Il avait donné de fausses identités à l'hôtel et avait inscrit sur le registre : M. et Mme Dubois.

L'après-midi, il la quitta pour aller établir les passeports, tandis qu'elle se hâta dans un salon de coiffure de faire teindre en blond platine ses boucles brunes. Mais tandis qu'il obtenait facilement le renouvellement de son propre passeport établi par les autorités égyptiennes à l'un de ses passages au Caire, André M... éprouvait des difficultés au consulat d'Égypte pour les papiers de Madeleine. On lui demandait le livret de mariage et il n'en avait pas. Il eut beau insister, il n'arriva à rien.

Il en fit part en rentrant, à sa maîtresse.

Un après-midi, il la quitta, dans un bar élégant, pour aller tenter de nouvelles démarches, disait-il.

— Je rentrerai tard. Ne t'inquiète pas, avertit-il.

Elle attendit toute la nuit, mortellement inquiète, incapable de fermer l'œil. Elle attendit encore tout le jour. Elle chercha jusque dans la chronique des faits divers des journaux une explication à cette absence qui se prolongeait. Seule à Marseille, abandonnée, n'ayant plus sur elle que 50 francs, elle prit peur. Elle téléphona de l'hôtel à un ami à Paris.

Le lendemain, comme elle descendait dans le hall de l'hôtel, les yeux cernés par l'insomnie et dolente, un chasseur lui remit un télégramme qui venait d'arriver. « Ai fait nécessaire. Attends à l'hôtel », lui télégraphiait l'ami de Paris. Elle eut qu'il s'agissait d'un mandat.

Mais à peine avait-elle achevé de lire la dépêche que deux hommes discrètement s'approchèrent et la prièrent de les suivre dans un salon. Elle obéit.

— Que faites-vous ici ? interrogea l'un des visiteurs.

— Mais, ce qui me plaît ! se révolta-t-elle. C'est mon droit !

— Non. Votre père vous recherche. Vous êtes tombée entre les mains d'un dangereux individu. La police a le droit de se mêler de vos affaires.

« Où est votre ami ?
— Je n'ai rien à vous dire, riposta-t-elle en allumant une cigarette. Et d'abord qui me prouve que vous êtes des policiers ?

Les inspecteurs présentèrent leurs cartes. Mais elle répéta ses insolences.

— Savez-vous avec qui vous vous trouviez ici ? demanda l'un des policiers.

— Oui... un légionnaire évadé. Il a dû craindre pour sa liberté, et c'est pourquoi il n'est pas rentré.

— Vous l'aimez ?

— Oui, si ça peut vous intéresser.

— Eh bien, lui, il vous a bel et bien laissée « tomber ». Il s'est embarqué pour Port-Saïd.

A l'appui, le policier montra le talon d'un billet délivré par l'agence Cook.

Il n'en fallut pas davantage pour décider Madeleine à parler. Elle raconta son aventure avec le beau légionnaire, depuis les premiers jours de leur rencontre. Puis, séance tenante, elle écrivit à son séducteur une lettre adressée à « la Cigale », rue Eugénie à Port-Saïd pour avertir André M... qu'elle portait plainte contre lui s'il ne revenait pas immédiatement.

Conduite discrètement à la Sûreté elle dévoila tout au secrétaire Jouffret qui semblait si particulièrement s'intéresser à son histoire, alors qu'il en connaît cent toutes pareilles.

Par la fenêtre, les yeux mouillés de chagrin et de rage, Madeleine regardait derrière la cathédrale, les quais où les paquebots amarrés crachaient la fumée par leurs larges cheminées et la passe du Pharo que franchissent les lointains courriers maritimes, parés de la majesté et de la griserie des longs voyages.

— Mademoiselle, M. Santonacci, chef de la Sûreté, vous attend, vint lui annoncer un planton.

Dans le bureau de M. Santonacci, elle s'indigna d'être retenue prisonnière.

— Votre père va arriver. C'est lui qui nous a prié de vous faire attendre ici où il va venir vous prendre, s'excusa le chef de la Sûreté.

Ainsi s'achève l'aventure de Madeleine, jeune Parisienne trop romanesque. Son père, qui ne l'avait jamais vue que brune, la ramena blonde à la gare Saint-Charles. Il attendit d'être seul avec sa fille dans la rue pour lui dire sa honte et sa colère.

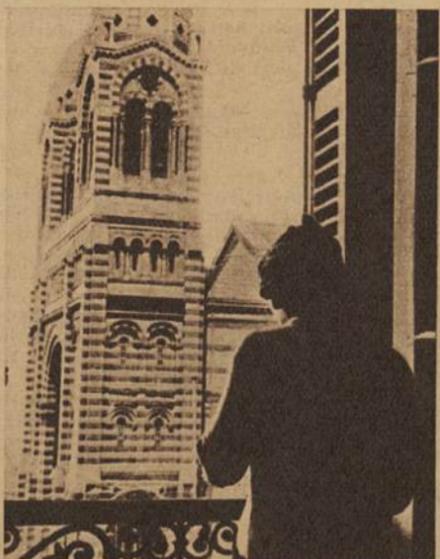
Je la vis qui montait dans le train. Elle me reconnut, me fit un sourire.

— J'ai l'impression qu'on vous reverra !... lui dit-je.

— Rien n'est perdu, me répondit-elle. Mais il y a d'autres ports que Marseille !...

Jean CASTELLANO.

Les inspecteurs Vassilly et Andrieu décidèrent Madeleine à parler



CORSAIRES D'AUJOURD'HUI

Une vue du chalutier français qui recueillit, au large des côtes de la Gironde, J. Boo, unique rescapé du Mar-Cantabrico.

Notre temps si fertile en péripéties sensationnelles justifie par maints exemples cette observation des penseurs : « l'histoire est un éternel recommencement ».

Entre autres similitudes d'événements, on retrouve notamment une singulière parenté entre l'épopée des pirates maritimes d'autrefois et les aventures tragico-romanesques des corsaires d'aujourd'hui.

Témoin la toute récente capture du cargo « Mar Cantabrico » par le croiseur « Canarias », épisode dramatique ajouté aux trop nombreuses pages historiques de l'actualité espagnole.

On sait que le cargo chargé d'armes et de munitions destinées au gouvernement de Valence fut, en dépit de son maquillage et de la mutation de son nom de « Mar Cantabrico » avec celui du navire anglais « Adda », arraisonné et bombardé au large de nos côtes girondines, par le croiseur nationaliste « Canarias ».

Le marin Juan Boo, unique rescapé qui ait pu être recueilli par les sauveteurs français, a relaté la dramatique rencontre du bâtiment marchand et de son redoutable adversaire. L'arraisonnement, l'abordage, la capture de l'équipage, (transféré du cargo au navire de guerre) enfin, le bombardement du « Mar Cantabrico » désarmé évoque les sombres drames de la piraterie barbaresque et les farouches assauts des corsaires dieppois ou malouins, au temps où les guerres maritimes relevaient bien moins de la stratégie méthodique que de l'intrépide aventure.

On lira ci-dessous d'autres relations mouvementées qui, également, rappellent les pathétiques légendes des forbans du passé. Hélas ! on y verra que l'évolution du temps, des mœurs, des moyens n'a rendu ni moins audacieux ni moins inhumains que leurs indomptables devanciers les rudes corsaires d'aujourd'hui.

DEPUIS UN mois, sur les côtes nostalgiques de la Vendée, la mer sauvage rejette presque chaque matin des cadavres méconnaissables, déchiquetés par les courants.

De Saint-Nazaire aux Sables, les enquêteurs et les pêcheurs, fils de la mer, fouillent les criques et cherchent au long des plages ourlées d'écume.

L'éternelle « mangeuse d'hommes » garde son secret. L'identification des malheureux est difficile, sinon impossible. On sait simplement qu'il s'agit d'Espagnols et que leur immersion prolongée est due à des manœuvres criminelles. Les fines cordelettes qui enserrant les poignets et fixent les bras au long du corps le prouvent.

L'autopsie, rendue difficile par l'état de décomposition avancée des cadavres, détermine cependant, qu'aucun coup ni par arme à feu, ni par instrument tranchant ou contondant n'a été porté avant la mort.

Et les hypothèses s'échafaudent. Et le roman prend sa place.

Ceux qui ne se perdent pas dans l'abstrait, parlent à demi-voix, de mystérieuses bagarres sur l'*Alona-Mendi*, ancré en août et septembre dernier, dans le port de Saint-Nazaire.

Les confidences s'échangent à voix basse dans un monde de pêcheurs, de journalistes et de détectives amateurs.

« Ça vous a une odeur de mystère, égale à ces odeurs de clochards » que l'on respire au petit jour dans les postes de la capitale », disait hier matin dans un cabaret de Saint-Jean-de-Monts, le joyeux commissaire Maigret...

Je vais essayer ici, en brossant rapidement quelques scènes de la vie d'un célèbre contrebandier, de faire revivre un épisode des luttes épiques et toujours sanglantes, qui mirent aux prises à l'âge d'or du « régime sec », marins, contrebandiers et trafiquants.

On verra que ce qui est vrai pour l'alcool peut l'être pour les armes et davantage encore, car la valeur d'un chargement de mitrailleuses, de pistolets et de fusils, est autrement importante qu'une vulgaire affaire de contrebande de rhum ou de cognac.

Nous sommes en 1917. La Révolution russe gronde. Jean Desroches, dit « Le Miro », Marseillais de vieille souche et malfaiteur par atavisme, a perdu un œil à la guerre.

Il a peur malgré cela d'être renvoyé au front. D'autres

horizons s'ouvrent devant lui. Un soir, fatigué de penser, il saute le mur. Le lendemain, il est à Marseille.

Huit jours après, un cargo grec, conduit par un vieux forban qu'il connaît de longue date, l'emporte vers le Nord.

Il fuit. La bise aigre qui courbe les sapins poudreux lui apporte le bruit des coups de feu. On tue pas loin d'ici.

Halluciné, il traverse à grandes foulées cette terre ingrate, inhumaine, domaine des trahisons et de la mort.

Mais l'exploitation de Russes exilés est dangereuse. « Le Miro » fuit la Russie soviétique et gagne Helsinki. L'hiver est là, déjà, avec ses premières neiges.

Dans une rue obscure, où des quinquets jettent une lueur blafarde, il croise un soir un être étrange qu'il croit reconnaître pour avoir trafiqué avec lui, jadis, dans la presqu'île de Kola.

« C'est Samuel, Samuel Steinberg, à n'en pas douter ».

Il l'interpelle. Il est devant un type sémité, vêtu d'une lévite rituellement usée jusqu'à la trame. Au bas d'une figure chafouine aux petits yeux luisants, pend une longue barbe. Sa tête est coiffée d'un bonnet de loutre pisseux, d'où émergent de longs cheveux noirs gras et qui pendent sur son col. C'est Samuel.

Il a reconnu « le Miro ». Bonne affaire, sans doute. L'isba est là, tout proche avec ses troncs de bouleaux mal équarris, et son toit en pente. Tous deux s'y rendent.

Dans l'unique pièce du logement, un poêle en faïence énorme dégage une douce chaleur. Dans un angle, un lit avec quelques hardes, une table grossière et deux escabeaux composent le mobilier.

Les diamants de Desroches jettent des feux obliques sous la lumière de l'unique lampe fumeuse. Les yeux de Samuel brillent de convoitise. Il les vendra un bon prix.



Depuis le 17 juillet 1919, la Finlande a proclamé son indépendance. S'inspirant des méthodes américaines, la jeune République a promulgué des lois très dures sur la prohibition.

Cette atteinte aux libertés qui atteignait le bon peuple finnois dans son vice le plus cher, n'avait pas laissé insensibles le digne « Samuel » et son compère « Le Miro ». Ils s'en étaient ouverts au docteur Krieger, médecin et bon apôtre, qui se penchait sur les douleurs humaines avec une bonhomie souriante et qui n'admettait pas qu'on supprimât aux hommes les jeux inoffensifs du cabaret et de la bouteille !

Au reste, disait-il, tout remède, pour qu'il soit efficace dans nos pays arctiques, doit être additionné d'un bon alcool qui réchauffe et qui « tue le microbe »...

Si bien que, rhumes, bronchites, catarrhes et autres affections pulmonaires se multipliaient bientôt, et que tous les maux de l'humanité vinrent se donner rendez-vous dans le cabinet du bon docteur.

Son compère Litwal, pharmacien de talent, se frottait doucement les mains derrière son comptoir et préparait d'après les ordonnances de Krieger, des breuvages exquis.

« Le Miro » et Samuel avaient bien du mal à ravitailler le « potard » en alcools frelatés.

« Le Miro », sage et prévoyant, relevait subrepticement les noms et adresses de tous les « malades ». Il se constitua une « clientèle » personnelle. Il ne lui manquait plus que la marchandise.

Il y avait pensé et avait adressé une longue lettre au « Grand Max » à Marseille en lui donnant toutes indications utiles pour recevoir un échantillonnage complet de boissons fortes.

Un matin, un papier jaune arrivait à l'adresse de



De gauche à droite : La police américaine sait déceler les plus ingénieuses cachettes des contrebandiers de l'alcool. — Voici le seul survivant du bateau espagnol " Mar-Cantabrico " débarquant à Arcachon. — On emmène à la morgue les restes d'un noyé - dont on ne connaîtra jamais l'identité - rejeté par la mer sur la côte vendéenne

Samuel Steinberg. C'était un avis de la douane l'invitant à passer dans ses services pour y retirer deux colis en provenance de Montélimar.

Samuel, plus crasseux que jamais, se hâte ce matin-là, vers la douane.

— « Te voilà, vieille ficelle... »
Le préposé explose d'un rire sonore et un gabelou hilare s'éloigne à travers les hangars.

Il revient bientôt porteur de deux paquets volumineux qu'il éventre devant Samuel. Celui-ci sourit finement dans sa barbe, mais pour qui le connaît, l'inquiétude le ronger.

Sous l'œil amusé des douaniers, cinq barres de nougat blanc de un kilo chaque, coquettement entouré de papier d'étain d'où émergent ça et là des pistaches, sont sorties du premier paquet.

— « On aura tout vu, dit le préposé. Samuel s'offre des sucreries maintenant... ! »

L'autre colis laisse échapper de ses flancs, dix pots de confiture en gelée, du rouge sombre de la framboise au jaune d'or de la pomme. Rien n'apparaît par transparence, aucun truc ne se décèle. Tout est parfait. Samuel n'en demande pas davantage, acquitte largement les droits et quitte la douane sous les quolibets.

Il a eu chaud cependant...

Sitôt rentré, il laisse aller librement sa joie, tire soigneusement deux lambeaux de toile sur la fenêtre et délicatement, avec la prudence d'un sioux et les gestes d'une mère, il casse les barres de nougat en ayant bien soin de les rompre du côté où quatre pistaches, enfoncées dans la pâte, dessinent grossièrement un as de trèfle.

Bientôt d'un papier de soie, émerge le goulot d'une bouteille autour duquel est fixé un papier replié, retenu par un élastique. Il verse le liquide odorant de chacune des cinq barres de nougat dans des flasks et il déplie les papiers sur lesquels il lit :

Bénédictine	200 caisses à 800 francs.
Cointreau	200 caisses à 950 francs.
Hennessy	400 caisses à 900 francs.
Martell	400 caisses à 900 francs.
Robin	1.000 caisses à 700 francs.

Steinberg s'attaque maintenant aux pots de confitures et vide le contenu de chacun d'eux dans une casserole qu'il plonge dans un récipient d'eau bouillante.

Sous l'action de la chaleur, la gelée se change en liquide et bientôt des effluves odoriférants emplissent la pièce d'une bonne odeur de vin chaud. Moderne docteur Faust, Samuel vient de changer la gelée de framboise en un excellent vin de Bourgogne aux épices.

La marchandise était traitée en France. Du liquide au solide, le fournisseur transformait tout simplement les vins généreux de France en gelée aux tons chatoyants, avec de l'agar-agar !



Timide au début, le négoce prit des proportions considérables. C'est par milliers que les caisses, subrepticement passées en fraude par le grand Duinker, commerçant honorable et farouche contrebandier, se vendirent.

Jamais il ne s'était tant vendu de confitures à Helsinki.

« Le Miro » associé maintenant à Duinker et à Samuel, était riche et allait pouvoir enfin réaliser son rêve : être contrebandier, fournir les armes et ravitailler en « vitriol » les Américains privés de boissons fortes.

« Le Miro » est maintenant à Anvers. Ceux qui le voient déambuler au long des quais brumeux, coiffé d'une casquette de marin, vêtu d'une canadienne de cuir doublée de fourrure, le prennent pour quelque capitaine en balade.

« Le Miro », accompagné du « Grand Max », qui a délaissé les rives romantiques de la côte, fait la tournée des armateurs. Il cherche un bateau, racé, solide, digne de lui, susceptible de faire du beau travail.

Un cargo mixte et un yacht s'offrent à lui. Depuis deux jours on discute.

Le yacht retient son attention : 1.500 tonneaux ; chauffage au mazout ; quatre moteurs auxiliaires de 500 chevaux. Ligne élancée, cale profonde, peu de tirant d'eau. Il a déjà fait ses preuves au Canada avec une équipe de forbans.

Le propriétaire est un coquin. On peut s'entendre.

L'équipage est composé de 20 hommes. 12 Français, 6 Belges et 2 Chinois, authentiques crapules recrutées avec soin par le « Grand Max », porteurs de faux papiers, assurent fidélité et obéissance au « Miro » qui les pèse du regard et les jauge aux renseignements.

Huit jours après, le *Cormoran*, bateau belge battant pavillon anglais, double les passes de l'Escaut et fend de son étrave puissante les flots glauques de la mer du Nord. La grande aventure commence.

Le *Cormoran* s'emboîte au Havre où une équipe de « bouteilleurs » qui a reçu par voie ferrée d'un groupe de fournisseurs marseillais une importante cargaison d'alcools et de liqueurs, l'attend.

Le chargement des marchandises, sous fausse dénomi-

nation, et des vivres s'opère le lendemain. Sans désemparer 2.000 caisses de cognac, 3.000 estagnons d'alcool de pommes de terre et quelques centaines de fûts de rhum s'engouffrent dans la cale.

Le soir, un subrécargue, dépêché par les fournisseurs, monte à bord. Il va participer au voyage et surveiller la livraison.

Au grand large, sur la mer infinie *Le Cormoran*, qui cingle vers O-S-O, se rapproche des côtes américaines. Bientôt, il stoppe et mouille sur deux ancres.

A l'avant, à l'arrière, et sur la dunette, trois mitrailleuses sont placées. Un bateau de contrebande a trois ennemis : les douaniers, les rôdeurs et les acheteurs. Il doit être équipé pour parer à toute éventualité !

« Le Miro » connaît le métier. Maître à son bord après Dieu, il fera bon marché de la vie des « irréguliers » !... Mais deux grosses chaloupes s'approchent.

La nuit est complète. Prises dans le faisceau lumineux d'un phare puissant que le « Grand Max » manœuvre, des signaux sont échangés. La mitrailleuse de la dunette est mise en batterie.

Peu après, par la coupée arrière, un homme monte à bord.

— Hello, boys !

« Le Miro » serre la main au « Big boy » de Long Island. Les prix sont discutés. Selon la coutume qui régit la flibuste, la première palanquée est payée d'avance.

« Le Miro », le subrécargue et le « Big boy » contrôlent l'opération en silence.

Le retour est paisible. Les fournisseurs, satisfaits, sont payés par le subrécargue, qui a regagné Marseille.

L'autre voyage devait être plus dramatique et avoir un dénouement sanglant.



Pour bien comprendre une opération de contrebande, il faut savoir que la marchandise n'est jamais assurée et que les fournisseurs, qui ne porteront jamais plainte aux autorités, étant eux-mêmes en contrevention avec la loi, n'engagent que leur propre responsabilité et font confiance au capitaine.

Afin de s'assurer de la bonne livraison de leur marchandise, ils placent à bord un ou plusieurs hommes de confiance, qui, en termes marins, se nomment « subrécargues ».

Ils contrôlent, en somme, tous les actes du capitaine et de l'équipage, veillent à la sécurité du transport et rapportent aux fournisseurs le produit de la fraude.

Le *Cormoran* est ancré dans le port de Dunkerque. Une grue puissante emplit ses flancs de marchandises.

Mis en confiance par le premier voyage, ils ont adressé au « Miro » un chargement d'alcools divers montant à huit cent mille francs. Vu l'importance du transport, deux subrécargues ont été adjoints au capitaine. Rien n'a transpiré à Dunkerque ; la douane toujours dangereuse a pu être éloignée.

Une mauvaise brise de suroît souffle. *Le Cormoran* lutte contre la tempête qui plaque des grains violents sur le pont. Le timonier a repris la barre au « Grand Max », qui vient d'avoir un long conciliabule avec « Le Miro ». Un drame est proche.

Dans la coursière, le vent hurle. La vitesse est réduite, le grand bateau, jouet sur l'Océan, tangue effroyablement.

Bientôt « Le Miro » et le « Grand Max » sont dans la cabine des subrécargues un revolver à la main.

Une lutte s'engage, terrible. Des corps roulent à terre, des coups sont échangés.

Les deux malheureux gisent évanouis, assommés. Une cordelette enserre leurs poignets, descend entre les jambes et se rattache solidement à leurs chevilles.

Peu après, c'est le grand plongeon dans la mer glauque, moirée d'écume sur laquelle descend la nuit.

L'équipage n'aura jamais rien vu. Il ne demandera même pas ce que sont devenus ces deux hommes qui, un jour, seront rejetés à la côte, déchiquetés et méconnaissables. Ces corsaires modernes connaissent le prix du silence et savent très bien qu'à la première allusion, ils subiraient le même sort ou seraient adroitement livrés aux autorités auxquelles ils doivent tous des comptes.

Je peux reproduire ici des drames analogues, où plusieurs subrécargues trouvèrent une mort identique. On les recherche peut-être encore. Qui les connaît ? Qui les réclame ?

On ne pourra donc jamais savoir ce qu'ils sont devenus et personne ne s'intéressera à leur sort.

Le capitaine, ses seconds et leurs hommes, bénéficieront du crime et se partageront souvent une fortune.

Les fournisseurs se garderont bien de réclamer et si une allusion déguisée est faite au capitaine, celui-ci, d'un regard oblique, leur dira que la douane, s'il s'agit d'alcools, ou l'ennemi, s'il s'agit d'armes, a saisi toute la marchandise et a arrêté les subrécargues.

Ruinés quelquefois, les fournisseurs acceptent sans murmures ces explications.



La découverte des cadavres espagnols sur les côtes de Vendée correspond à l'un de ces drames.

Toute la fantaisie et tous les bateaux espagnols ayant fait escale dans des ports français doivent être exclus.

Un bateau espagnol faisant la contrebande d'armes, partant je suppose d'un port belge, n'avait pas à s'arrêter en France, sinon et accidentellement encore, pour faire des vivres. Or, dans ce cas, la douane n'avait pas à intervenir.

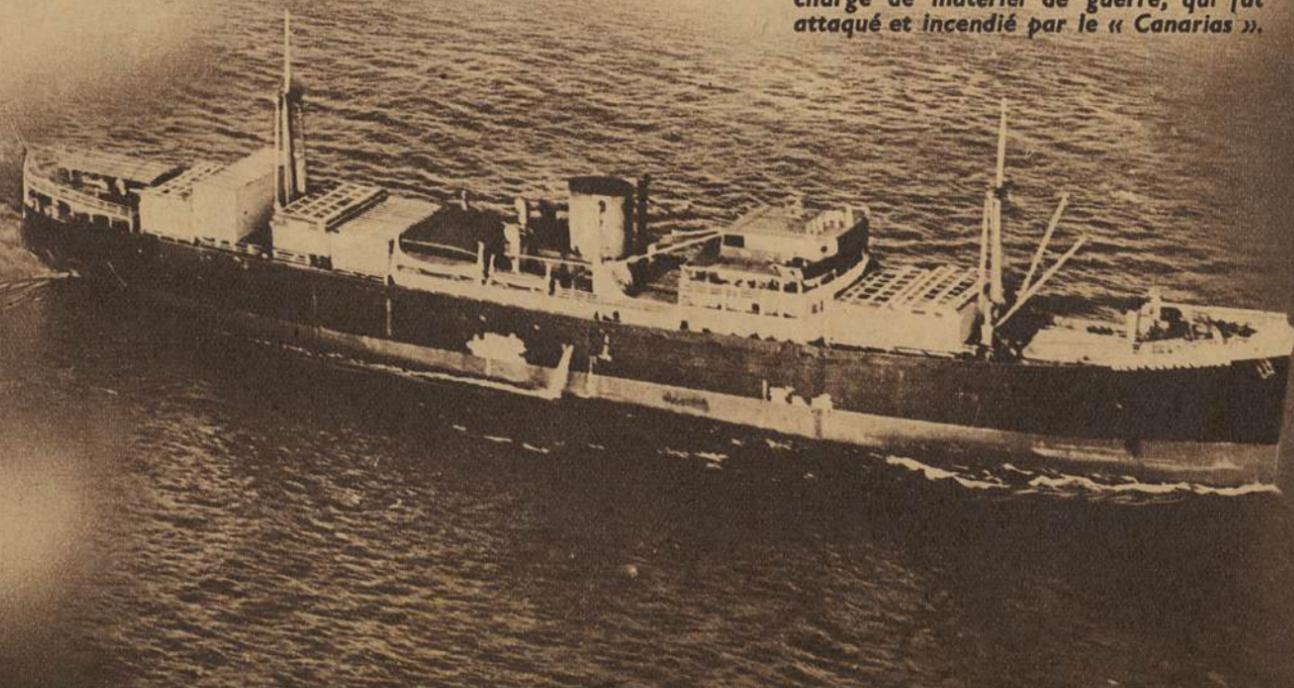
La seule supposition permise au moment où la guerre espagnole fait rage, est que dix hommes ou même davantage, chargés par les rebelles ou les gouvernementaux, d'aller prendre possession d'une importante commande d'armes, ont été jetés à la mer et que l'officier et les hommes de l'équipage trahissant leur cause en mer, ont été déposer leur chargement contre espèces ou pour satisfaire leur parti politique à l'un des deux groupes de bel-ligérants.

Il n'est pas là d'explication plus plausible.

Il est malheureusement certain, pour les raisons que j'ai citées, que la lumière ne se fera jamais sur ce drame qui a ému l'opinion française et qui a endeuillé un coin de nos côtes de France.

LUC DORNAIN.

Une vue du cargo « Mar-Cantabrico », chargé de matériel de guerre, qui fut attaqué et incendié par le « Canarias ».



DETECTIVE

Directeur
Marius LARIQUE



L'enfant accuse!

Après la pathétique confrontation entre la fermière de Chante-Perdrix, son enfant et son amant Tortel, la femme Manin a été, à la surprise générale, mise en liberté provisoire

(Lire pages 2 et 3, le compte rendu de la reconstitution.)